

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L' E C H O

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 1er Aout 1859.

No. 15.

SOMMAIRE:—Chronique de la quinzaine.—Louis XVII par M. L. Beaubien, Secrétaire du Corele Littéraire.—Discours prononcé le 21 Juin 1859, par le Rév. Messire P. Denis, Directeur du Collège de Montréal.—Le Premier Plaidoyer.—Piété Filiale.—Comment se perpétuent les bienfaits.—Robert Bruce, (poésie.)

Les Editeurs de l'*Echo* veulent bien se charger des frais de poste en faveur de leurs abonnés, pourvu que ceux-ci veuillent bien, à leur tour, leur envoyer au plutôt le prix de l'abonnement.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Nous vous parlions, il y a quinze jours, de ces fêtes de l'enfance, où tout est bon, naïf depuis la joie, jusqu'aux regrets, qui sont pour les uns une juste cause de bonheur, pour les autres un avertissement, pour tous un sujet d'émulation : nous vous racontions quelques-unes de ces fêtes de familles où les parents sont heureux de se voir revivre dans leurs enfants, où les vieillards mêmes retrouvent ce charme touchant des souvenirs d'autrefois.

Cette *chronique* voudrait vous conduire aujourd'hui, dans des salles plus modestes, plus humbles, où l'enseignement est de la charité, où le catholicisme accomplit sans bruit, mais avec un zèle infatigable, l'une de ses plus nobles missions.

Le 18 Juillet, quelques-unes des personnes les plus distinguées de Montréal s'étaient donné rendez-vous à l'école des petites sourds-muettes dirigée par nos pieuses sœurs de charité : Mgr. de Montréal était venu, lui-même, bénir ces enfants séparés du monde par une barrière que la charité la plus ingénieuse a, seule, pu franchir.

Qui redira le long travail, les prodiges de patience par lesquels on peut faire pénétrer un rayon de lumière à travers le voile épais qui couvre ces jeunes intelligences.—Qui donc percera ces ténèbres, pour rendre à Dieu ces âmes déshéritées.

La Providence a de merveilleuses compensations; elle a fait la mission des humbles sublime.

Il suffira d'un prêtre, dont la piété ravivait le zèle, pour accomplir ce qu'avaient dédaigné de tenter les philosophes et les superbes : il créera une langue, que parleront les muets, que les sourds entendront, et au moyen de laquelle il leur transmettra, avec les traditions de l'enseignement humain, la Parole de Vie.

Après lui, des hommes dévoués, des saintes religieuses continueront cet apostolat; car c'est un des

signes du catholicisme que les œuvres, conçues dans son sein, ne périssent pas; elles sont reçues, propagées par des mains généreuses; elles font partie de ce trésor commun que se lèguent entr'elles les générations qui passent.

L'Eglise, qui nous a dotés de tant d'institutions, a porté au milieu de nous l'œuvre admirable de l'abbé de l'Épée : nous n'essaierons pas de décrire l'impression profonde que cause la vue de ces pauvres enfants qui répondent avec un zèle touchant à la bonté de leurs maîtresses et dont le regard, à la fois inquiet et attentif, dénote les efforts.

A la fin de la séance, après une pieuse allocution de Mgr. de Montréal, M. le Surintendant de l'Éducation a exprimé les sentiments de reconnaissance et d'admiration qu'inspire à notre population l'œuvre patiente accomplie par nos bonnes sœurs de charité.

Trois jours après, les Frères des Ecoles Chrétiennes, du faubourg de Québec, donnaient leur distribution de prix.

Les enfants ont représenté trois petites pièces qui ont été vivement applaudies.

Nous ne connaissons rien de plus intéressant que le spectacle de l'instruction donnée à toute une population qui en serait presque privée sans ces excellentes et pieuses institutions.

On peut difficilement se figurer le bien qu'ont fait à la société moderne, ces hommes qui n'attendent rien des récompenses humaines, et qui n'obéissent qu'à une pensée de dévouement chrétien.

Depuis la fondation de leur ordre, ils se sont répandus partout depuis les plaines de l'Asie jusqu'aux nouveaux Etats de l'Amérique, ils dispensent à tous cette *doctrine chrétienne*, dont leurs écoles portent le nom; ils la répandent comme une bonne semence dans les classes pauvres des villes, dont ils élèvent l'esprit, forment le cœur, en faisant, à la fois, de bons citoyens et des chrétiens fidèles.

Les Prélats, les Pères des Conciles les ont appelés à eux comme les ouvriers les plus diligents pour cette grande œuvre de l'éducation du peuple, sans laquelle il n'est pas de société solidement assise.

L'impunité, qui connaît ses ennemis, a voulu les désigner aux moqueries, ou aux dédains de l'opinion; mais le bien qu'ils ont fait les a vengés; et ceux dont ils ont guidé l'enfance ont porté témoignage en leur faveur.

Rien de plus simple, rien de plus efficace que le mode d'enseignement qu'ils suivent, et qui est identique depuis l'Italie jusqu'au Canada : que l'on se figure un instant la difficulté de maintenir l'ordre, de donner des leçons profitables dans des classes où se réunissent, parfois, quelques centaines d'enfants; et en voyant les progrès accomplis, on comprendra la grandeur de la tâche et le métier de l'ouvrier.

A Montréal seulement, plus de 3,000 enfants suivent chaque année les cours de ces écoles; c'est de là que sortent ces hommes, bons pères de famille, honnêtes citoyens, artisans laborieux, qui sont l'honneur et la force du Canada: c'est là qu'ils ont puisé les connaissances utiles et surtout les principes sûrs qui leur serviront de règles et qui les défendront contre les périls de la vie.

Que l'on calcule en outre, un instant, ce que coûterait à notre communauté l'instruction donnée par des laïques à un même nombre d'enfants; et l'on verra combien avec plus de garanties morales, il y a encore là d'avantages matériels; aussi tous les pays catholiques regardent-ils les Frères des Ecoles chrétiennes comme des bienfaiteurs, et les entourent-ils d'un respect égal à celui que leur porte notre population.

Mgr de Montréal a, dans sa sollicitude paternelle, adressé il y a quelques jours, la lettre circulaire suivante au clergé de son diocèse :

Montréal, 21 Juillet 1859.

MONSIEUR,

Veillez bien donner au prône, aussitôt la présente reçue, des avis sévères contre l'Opéra, le Théâtre, le Cirque, et autres divertissements profanes qui sont aujourd'hui, pour nos villes et nos campagnes, un vrai sujet de scandale.

Ces plaisirs mondains sont d'autant plus à déplorer que nous avons tous à gémir sur la grande misère de nos pauvres, et sur l'affreuse calamité de la guerre qui, en ce moment, est un si grand sujet de deuil pour nos frères de l'ancien monde.

Ces désordres sont d'ailleurs d'autant plus à regretter qu'ils pourraient bien nous attirer le terrible châtement d'une mauvaise récolte, et ruiner ainsi toutes les espérances que nous formons d'une bonne moisson, à la vue de nos riantes campagnes. Car Dieu sait toujours trouver des fléaux, dans les trésors de sa colère, lorsque nous laissons sa longue patience. Comme donc nous devons nous indigner d'une juste colère, contre ces étrangers sans aveu qui viennent ainsi nous exposer à mériter le courroux du Ciel, en empoisonnant notre terre par leurs dangereux spectacles! Hélas! ils nous enlèvent des capitaux considérables que nous sacrifions au plaisir, tandis que nous les refusons à la charité!

C'est pour éviter ces malheurs que je vous prie de faire faire, le plus tôt possible, dans votre Paroisse, en la manière que vous jugerez plus convenable, une quête pour les Missions de l'Orégon, de Nesqually et de Vancouver. Car il s'agit d'aider une pieuse caravane de Missionnaires, de Frères et de Sœurs, composée d'une vingtaine de personnes, qui va bientôt partir avec Mgr. l'Archevêque d'Orégon-City, pour ces pays lointains, à faire les frais de voyage et d'établissement. La Religion s'attend que le Diocèse se montrera encore cette fois digne de sa haute mission. Vous êtes prié d'envoyer à l'Evêché, le plus tôt possible, le montant de la collecte que vous ferez pour cette œuvre.

Je profite de l'occasion pour vous avertir aussi que nous sommes menacés d'être débordés par les sociétés secrètes, qui se forment dans notre sein et sans bruit. Il faut donc souvent mettre les fidèles en garde contre ces dangereux ennemis de la Religion et de la Société.

Que l'Immaculée Vierge, tous les Anges Tutélaires et Saints Patrons de notre heureux Pays protègent nos villes et nos campagnes contre tant d'ennemis, et

nous assistent dans tant de belles œuvres que nous avons à faire!

Je suis bien cordialement,

Monsieur,

Votre très-humble et affect. servt.,

✠ IG., EV. DE MONTRÉAL.

Notre ville a eu l'honneur d'être visitée, il y a quelques jours, par Mgr. Pélagé, Antoine de Labastida et Davalo, Evêque de Pueblo, au Mexique. Ce vénérable prélat fut une des victimes de la persécution religieuse de Comonfort, et il fut exilé de son diocèse en 1856. Depuis lors, la guerre civile n'a pas cessé de régner dans ce malheureux pays: Santa-Anna, Comonfort, Juarez, Zuolaga se sont successivement disputé le pouvoir; et s'en sont mutuellement arraché des lambeaux. Aussi malgré la réaction religieuse qui s'est produite après la chute de Comonfort, et bien que les fidèles de Pueblo aient rappelé leur Evêque, Mgr. de Labastida a été éloigné de son diocèse par d'impérieux obstacles.

Tous les ports du golfe sont encore occupés par l'armée des révolutionnaires, protégés contre les forces du gouvernement central par les maladies contagieuses qui ravagent l'intérieur du pays.

Depuis son exil, Mgr de Labastida a passé deux ans en Europe, et particulièrement à Rome, où il a reçu du Saint-Père des preuves non équivoques de distinction et de sympathie.

S. E. s'est rendu à Québec le 28, et il devait partir de là pour New-York où l'appellent des affaires importantes.

Depuis le jour où nos lecteurs ont reçu notre première chronique, la paix est venue surprendre le monde. Dieu a entendu les vœux des fidèles et exaucé les prières de son Eglise. Les conditions de ce traité conclu, le 8, à Villafranca par les Empereurs de France et d'Autriche ne sont pas encore complètement connues: ce que l'on sait seulement, c'est que la frontière du Piémont est portée du Tessin au Minicio; l'Autriche reste en possession du fameux quadrilatère et de la Vénétie; les petits souverains de l'Italie septentrionale sont rétablis sur leurs trônes; et il est formé une confédération Italique dont la présidence honoraire est offerte au Souverain Pontife.

Napoléon et François-Joseph étaient l'un et l'autre repartis pour leur capitale respective.

Aucun pays n'a plus puissamment contribué que la France à l'œuvre des missions catholiques: elle a donné, avec de l'or le plus pur sang de ses enfants: chaque jour de nouveaux et courageux apôtres partent pour remplacer ceux que Dieu a rappelés à lui: nous lisons dans le dernier numéro des *Annales de la Propagation de la Foi*:

« Sont partis dans les premiers jours du mois d'avril dernier, pour Jérusalem, où ils vont accroître le nombre de religieux préposés à la garde du St. Sépulchre, les RR. PP. Bernard Marie Joseph, du diocèse d'Orléans; Louis de Gonzague, du diocèse de Lyon. Ces religieux qui appartiennent à l'ordre des Franciscains de l'Observance, sont les premiers que la Province, depuis son rétablissement, ait envoyés auprès du tombeau du Sauveur.

L'ordre des Capucins a fourni à la mission d'Agra, dans les Indes Orientales, où ils accompagnent Mgr. Persico, vicaire apostolique, ceux de ses membres dont les noms suivent: les RR. PP. Symphorien, du diocèse de Dijon; Fidèle, irlandais; Patrice, id.; François, hollandais; Louis, sicilien; Alphonse, id.;

et pour la maison de St. Paul, (Brésil,) le R. P. Généreux de Rimilly, (Savoie.)

Deux religieux de l'ordre de St. Joseph, dont la maison-mère est à Chambéry, sont partis aussi pour la même destination."

LOUIS XVII,

Par M. L. Beaubien, Secrétaire du Cercle Littéraire,
le 30 Novembre 1858.

Puis-je prendre un tel titre ? Fut-il un homme qui porta ce nom, et monta sur un trône ? Non, l'histoire n'en présente aucun. Un enfant de la France a été vu sur les genoux de sa mère : de là, il a passé dans un cachot, il y est mort ; voilà celui qui s'appela Louis XVII. Son nom ne fit point bruit dans le monde ; de son berceau à sa tombe, le malheur avait compté ses jours ; ils furent courts, il ne vécut que l'espace d'un matin. Avant que son âme eût pu se révéler tout entière ; avant que son corps eût acquis la force nécessaire pour supporter la souffrance, il était entraîné par le torrent qui renversait tout dans sa course. Il était fils de roi, roi lui-même, et à peine quelques braves, expirant pour lui dans les landes de la Vendée et sur la terre de l'exil, prononçaient son nom. Il était enfant, et ses jours si faciles à compter allaient renfermer une longue infortune. Comme ces jeunes fleurs que l'on enlève à l'arbuste avant qu'elles soient écloses, il est cueilli avant le temps, à dix ans il est martyr.

Le sentiment qui domine lorsqu'on suit pas à pas la courte existence de Louis XVII, est celui de la compassion pour cette victime dont le sacrifice devait être aussi long que la vie. Ce n'est point sur les pas de la renommée et de la gloire que nous avons à le chercher. Nous ne pouvons le suivre que dans le sentier qui mène à l'autel de l'expiation. Celui qui souffre injustement à toujours droit à notre pitié, mais lorsque l'opprimé est un enfant qui ne peut qu'endurer sans se plaindre, il semble que nous partageons tous ses malheurs. Tel nous paraîtra Louis XVII.

Une bonne partie des détails que je dois avoir l'honneur de vous présenter aujourd'hui, est prise dans un auteur qui a été à portée d'étudier les faits de très-près, s'étant trouvé longtemps au milieu même des gardiens de Louis XVII. Laissons-le parler lui-même :

" J'ai particulièrement connu, dit-il, Lane et Gomin, ces deux derniers gardiens de la Tour, entre les bras desquels Louis XVII est mort, deux hommes généreux, qui avaient trouvé dans leur cœur, les moyens d'échapper à la surveillance et aux mesures barbares du gouvernement révolutionnaire, pour soulager les derniers jours du pauvre prisonnier."

Puis il ajoute :

" Ce ne sont donc pas les traditions recueillies par les enfants de la bouche de leurs pères que j'ai consultées, mais bien les souvenirs mêmes des témoins oculaires, souvenirs religieusement conservés, malgré les années, dans leur mémoire et dans leur cœur. Pendant vingt ans, j'ai remué les débris du Temple pour y découvrir quelques débris de souffrances inconnues, pour y ramasser quelques parcelles d'infortunes ignorées. Pendant vingt ans j'ai relevé pierre à pierre cette tour du sacrifice et de l'expiation, d'où les saints sont partis pour aller à un autre supplice et les rois à une autre couronne.

" Pendant vingt ans, je me suis enfermé dans cette tour, j'y ai vécu, j'en ai parcouru les escaliers, les chambres, tous les recoins ; j'ai tout repleuré, j'ai écouté tous les soupirs, tous les sanglots, j'ai lu sur les murs les tortures écrites, les pardons laissés pour adieu ; j'ai entendu tous les échos qui les répètent, et du haut de cette tour, comme du haut d'un rocher, j'ai appris les crimes qui s'amoncelaient, semblables à des vagues, et bruissaient tout à l'entour."—(Louis XVII par M. de Beauchesne vol. 1, p. 4.)

Appuyé, nous-mêmes, sur ces documents, voici les détails que nous pouvons donner avec confiance :

Louis Charles de France et de Bourbon, second fils de Louis XVI, roi de France et de Marie-Antoinette Joséphe Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche et Reine de France, naquit au château de Versailles, le 27 du mois de Mars, à 7 heures du matin. Le jour même de sa naissance il fut baptisé, et reçut le titre de duc de Normandie. Louis XVI était alors le bien-aimé du peuple ; à l'intérieur du Royaume il réformait les abus, abolissait les tortures et par mille mesures conciliantes il se faisait chérir de tous ceux qui l'entouraient. Dans les ports de mer, il exécutait des travaux qui devaient protéger et étendre la marine. A l'extérieur, ses armes se promenaient victorieuses sur les mers ; et dans ses guerriers on trouvait les successeurs des Duquesne, des Duguay-Trouin et des Jean-Bart.

La naissance d'un fils à un si noble roi devait donc produire une joie universelle. Aussi l'allégresse publique fut-elle sans exemple et éclata partout dans les villes et dans les campagnes. Partout le canon tonne, partout se fait entendre le joyeux carillon des cloches. A voir cette joie de tout un peuple, n'aurait-on pas volontiers prédit un règne long et heureux au père et à l'enfant. Et pourtant tous deux changeront leur couronne de roi pour la plus dure captivité et pour la mort dans les supplices ; l'un dans la force de l'âge, l'autre lorsque ces jours commenceront à peine. Il ne faudra pas vous étonner, si, dans cette narration, je suis contraint d'entrer dans bien des petits détails, rappelez-vous que c'est d'un enfant que j'ai à parler.

Un an après la naissance de Louis-Charles, Louis XVI fit un voyage en Normandie, pour visiter les travaux qu'il faisait exécuter dans le port de Cherbourg. Sur toute sa route, il fut reçu avec enthousiasme, partout il il était appelé "*l'ami du peuple*." Aussi après ce voyage, s'applaudissait-il d'avoir fait porter à son fils le nom de cette Province, et il avait coutume de lui dire en le prenant dans ses bras : *Viens mon petit Normand, ce nom te portera bonheur*.—Le 22 octobre 1781, le dauphin Louis-Joseph-François mourut à Meudon. Et dès lors les regards de la France, comme toutes ses espérances, reposèrent sur son jeune frère qui prit le titre de dauphin. " Encore trop jeune, dit M. de Beauchesne, pour savoir jusqu'à quel point il avait à regretter son frère. Heureux âge ! Il ne pouvait appercevoir encore le royal et terrible héritage auquel cette perte, selon toute apparence, devait le condamner dans un avenir peu éloigné. Et de toute la succession paternelle, sa pensée enfantine ne recueillait que la possession immédiate d'un joli petit chien qui, après avoir appartenu au dauphin lui appartenait à son tour et qui répondait au nom de *Moufflet*."

Avant que le jeune prince fut remis entre les mains de ses précepteurs, la reine voulut se charger de sa première éducation. Que d'attention n'eût pas une telle mère pour cet enfant bien-aimé. Petit-à-petit

elle développait son intelligence, elle cultivait doucement ses facultés naissantes, elle le familiarisait avec les choses grandes et généreuses. C'est ainsi qu'elle lui apprit à lire dans le livre écrit par le marquis de Pompignan sur la vie du grand dauphin de France, du dernier duc de Bourgogne, cet enfant dont on disait qu'à "neuf ans il était mort en héros." Il semblait que Dieu eût voulu, par là, donner un présage de ce que lui-même serait plus tard, en permettant que l'histoire d'un prince dont la carrière avait été marquée par tant de souffrances, fût, pour ainsi dire, la première éducation d'un enfant destiné à mourir lui-même dans les souffrances. On dit qu'un jour l'enfant s'avisait de demander s'il ressemblait à son oncle et voulut voir son portrait. Après l'avoir considéré attentivement, il le baisa d'un air sérieux en disant : "comment faisait-il donc mon petit oncle pour avoir déjà tant de science et de sagesse?"

Pour faire mieux connaître encore l'enfance du jeune dauphin, citons ici quelques traits de son esprit : "Un jour, dit M. Hue, tout en étudiant sa leçon, il s'était mis à siffler; on l'en reprimandait, la reine survint, et lui en fit quelques reproches. Maman, reprit-il, je répétais ma leçon si mal que je me sifflais moi-même. Un autre jour dans le jardin de *Bagatelle*, emporté par la vivacité, il allait se jeter à travers un buisson de rosiers, je courus à lui; Monseigneur, lui dis-je, en le retenant, un seul de ses épines peut vous crever les yeux, ou vous déchirer le visage. Il se retourna et me regardant d'un air aussi noble que décidé; ce sont les chemins épineux, me dit-il, qui mènent à la gloire." Cet enfant rendait à sa mère amour pour amour. Tous les matins, avant qu'elle fût levée, il avait soin de lui apporter un bouquet de fleurs. Lorsqu'il ne pouvait pas se le procurer, il disait avec chagrin : "je ne suis pas content de moi, je n'ai pas mérité aujourd'hui le premier baiser de maman."

Le roi lui avait donné un petit jardin à cultiver : "Mon père, disait-il, m'a donné ce jardin, c'est pour en avoir soin moi-même, mais je n'en suis que le fermier les produits sont pour maman."

Mais l'horizon se chargeait de sombres nuages : c'étaient les premiers pas de la révolution qui s'avavançait pour épouvanter le monde par le spectacle d'atrocités inouïes. En vain essayait-on d'arrêter cet épouvantable débordement de crimes. Tous ceux qui l'avaient tenté, périrent victimes de leur dévouement à l'ordre.

Bientôt, il fallut au monstre révolutionnaire de plus nobles victimes. Après avoir promené ses fureurs dans Paris, un peuple ivre de sang osa se porter vers la résidence de ses rois. Le 5 octobre, Versailles se voit assiégé par une abjecte populace; la nuit suivante fut témoin des derniers excès. Les gardes sont massacrés, le palais envahi, le lit de la reine déchiré par ceux qui y cherchaient une victime, tandis que la famille Royale, retirée en un coin de son palais, y attend, au milieu des dernières angoisses, le sort que la Providence lui réserve. Lafayette arrive, dissipe l'attroupement et délivre le roi; mais le cri du peuple se fait entendre de nouveau, il faut que le roi laisse Versailles et se rende à Paris. Il part donc ayant pour escorte tout ce que l'on peut imaginer de plus vil. A côté de lui, sont portées sur des piques les têtes de deux jeunes gardes du corps, Deshayes et Varcourt, qui n'avaient point voulu abandonner leur poste. Enfin le spectacle que présente cette troupe est impossible à décrire, et en la voyant entrer dans Paris, un jeune homme s'écrie : *Comment! le roi n'a pas*

de canon pour balayer cette canaille! Ce jeune homme est Napoléon Bonaparte.

Arrivés aux Tuileries les princes eurent un répit de quelques jours. Cependant le jeune dauphin ne s'y sentait pas aussi à l'aise qu'à Versailles. Le grand air lui manquait, il ne pouvait plus sortir qu'à certaines heures et les angoisses mal dissimulées de son père et de sa mère lui étaient sensiblement de son humeur enfantine, naturellement ouverte et enjouée. On tâchait pourtant de lui faire reprendre son ancien genre de vie, il eût, comme à Versailles, à cultiver un petit jardin dans les dépendances même du palais, à l'extrémité de la *Terrasse du bord de l'eau*. Là, pendant qu'une population en démence promenait l'incendie et le pillage, par la ville et les campagnes, pendant que la *loi martiale* était déclarée, les ordres religieux supprimés, les temples spoliés, l'innocent enfant, qui ne pouvait sentir l'orage qui allait bientôt l'enlever, cultivait assidûment ce petit lot de terre.

Arrêtons-nous un instant ici, Messieurs; à de bien petites choses se rattachent souvent de bien grands souvenirs et de bien grands enseignements. Il en est de même du petit jardin dont nous venons de parler. La terre de ses plate-bandes, et le sable de ses allées ont été remués par des mains qui étaient appelées à gouverner un grand empire. Le fils d'un empereur et les fils de trois rois sont venus là, manier la houe et le rateau, et ils n'ont pu dans la suite saisir le sceptre de leur père. Pauvres petits jardiniers! ils n'ont moissonné que de grandes infortunes! Car les uns devaient vivre peu, et vivre dans le malheur; les autres devaient traîner leurs jours dans l'exil; mais tous allaient pleurer leur père.

Après avoir été cultivé par le fils de Louis XVI; ce jardin agrandi et exhaussé fut donné par Bonaparte au Duc de Reichstadt; puis par Charles X au Duc de Bordeaux; enfin, par Louis-Philippe au Comte de Paris. Le fils de Louis XVI, après avoir vu son père languir dans une prison et mourir sur l'échafaud, devait s'éteindre dans un cachot. Le Roi de Rome, après que Napoléon Ier eut expiré sur un rocher, loin de France, devait succomber à la maladie qui le rongea; le Duc de Bordeaux et le Comte de Paris maintenant parcourant, exilés, les contrées de l'Europe, perdirent leurs pères, le premier par un assassinat, le second tué dans une chute. Tels sont les rapprochements que nous pouvons faire sur ce petit espace de terre; telle est la page d'histoire que nous y lisons, en même temps que nous pourrions y tracer le texte de l'Écriture si bien interprété par Bossuet : "Et maintenant, Rois, comprenez, instruisez-vous, arbitres du monde."

Je ne puis terminer cette digression sans vous apporter ici un fragment d'une lettre qu'un voyageur Français adressait il y a quelque temps à un de ses amis du Canada, qui, lui, a bien voulu me la communiquer :

"J'ai vu, dit-il, les héritiers de quatre couronnes "jouer sur la terrasse des Tuileries et y élever des "édifices de sable. Dans mon extrême enfance, c'é- "tait le Duc de Reichstadt, dont je n'ai pas oublié "la calèche attelée de deux *mérinos*. Plus tard, j'ai "vu à la même place, le Comte de Paris, blond et "rose comme son prédécesseur. On assure que le "25 Février 1848, il s'évertuait sur la terrasse du "bord de l'eau, à former une pyramide qui s'écrou- "lait toujours. Sa gouvernante lui dit en riant, "j'es- "père; Monseigneur, que votre trône sera plus soli- "de." Et deux jours après, Louis-Philippe fuyant "avec sa famille, sortait à la hâte par le souterrain

“ qui met le château des Tuileries en communication avec la Terrasse. Ses pieds foulèrent le sable que son petit-fils avait amassé.”

D'autres mains, Messieurs, vont probablement remuer cette terre de nouveau. Que Dieu protège la France, et que dans ce petit jardin des Tuileries, Napoléon IV soit le premier petit jardinier heureux.

Mais je reviens à mon sujet sur lequel cette courte digression aura peut-être à vos yeux quelque intérêt.

Un jour que le Dauphin était occupé dans son petit jardin, on vint lui proposer de se laisser désérer le titre de Colonel d'une compagnie d'enfants qui venait de se former, et qu'on appelait *Royal-Dauphin*. Il y consentit en disant : “ J'aime beaucoup les grenadiers de mon jardin, mais j'aimerais encore mieux me voir à la tête de ceux-ci.”—Mais alors, lui répliqua-t-on, adieu les bouquets de votre maman.—“ Oh ! cela ne m'empêchera pas d'avoir soin de mes fleurs, dit le jeune Louis ; beaucoup de ces Messieurs m'ont dit qu'ils ont de petits jardins ; eh bien ! ils aimeront la Reine à l'exemple de leur Colonel, et Maman aura tous les jours des régiments de bouquets.”

Disons en passant un mot de sa charité. Une femme lui remit un jour un placet à la porte de son petit jardin, en lui adressant ces paroles : Monseigneur, je serais heureuse comme une Reine, si vous daigniez m'exaucer. Le Royal enfant la regarde un instant, et lui dit d'un air pénétré : “ Heureuse comme une Reine ; mais j'en connais une qui ne fait que pleurer.”—Le lendemain il apportait à la pauvre femme une pièce d'or de la part de sa mère, et pour sa part il lui donnait un bouquet de sa main.

Chaque fois qu'il allait à l'*Asile des Enfants Trouvés*, il ne manquait jamais en sortant, de dire à sa mère, “ Maman, Maman, quand reviendrons nous ? ”

Un jour son auguste père le surprit serrant de l'argent dans un petit coffret : Comment donc, Charles, dit le Roi, vous thésaurisez comme les avarés. A ce mot d'avare, l'enfant se prit à rougir, puis, tout-à-coup rompant le silence : “ Oui, mon père, s'écria-t-il, je suis avare, mais c'est pour les pauvres enfants trouvés : ah ! mon père, si vous les voyiez ! ils sont bien nommés, ils font vraiment compassion.”

La Famille Royale était de plus en plus restreinte dans son action. Les Tuileries n'étaient plus pour le Roi un palais, mais une prison. Les esprits s'agitaient, le danger devenait de plus en plus menaçant. On voulut le prévenir. Après une première tentative infructueuse de fuir la capitale, on résolut d'en venir à une seconde.

Alors eut lieu le funeste voyage de Varennes, qui ne fit que resserrer les liens du Roi et le rendre plus coupable aux yeux du peuple. Sous prétexte de prévenir une seconde évasion, on le tint dans la plus dure captivité. Des gardes furent placés dans tous les appartements ; et ce n'était que par leur entremise que le Roi pouvait agir. Cependant, au bout de quelques temps, on parut affecter de modérer ces rigueurs. La Famille Royale put descendre au jardin. Ces quelques moments de délassement donnés au jeune Prince lui rendirent toute sa gaieté et son esprit habituel. Un jour, dit M. de Beauchesne, “ une bande d'oiseaux, perchés sur les arbres les plus élevés du jardin avait attiré son attention. L'ardeur qu'il mit à les suivre des yeux, d'un arbre à un autre, le fit trébucher et tomber dans un petit fossé recouvert de feuilles vertes. Comme on s'empressait autour de lui : “ Maman, dit-il, je suis étourdi comme l'As-trologue de La Fontaine.”

Cependant, le Roi s'étant décidé à signer l'*Acte Constitutionnel*, il sembla qu'un rayon d'espérance perça alors au milieu de tant d'inquiétudes ; l'avenir se présenta moins sombre ; le Roi fut de nouveau béni par la foule qui venait de l'outrager. Tout rentra dans l'ordre habituel. L'Abbé Davaux reprénaît ses leçons auprès du jeune Prince. Le jour où les études recommencèrent, le précepteur dit à son illustre élève, Monseigneur, s'il m'en souvient, la dernière leçon avait eu pour objet les trois degrés de comparaison, le positif, le comparatif et le superlatif ; peut-être, aurez-vous perdu cela de vue.—Vous vous trompez, répliqua l'enfant ; pour preuve, écoutez-moi : Le positif, c'est quand je dis mon Abbé est un bon Abbé ; le comparatif, quand je dis, mon Abbé est meilleur qu'un autre Abbé, et le superlatif, continuait-il, en regardant sa mère, c'est quand je dis, *Maman est la plus aimable et la plus aimée de toutes les mères*. La Reine, ajoute l'historien, prit son fils dans ses bras, le pressa contre son cœur et ne put retenir ses larmes.

Ces moments de paix et de tranquillité ne durèrent pas longtemps. Le Roi, obligé d'apposer son veto aux décrets de l'Assemblée, devint de nouveau un tyran, aux yeux d'un peuple abusé. Vint la journée du 20 Juin 1792, où la populace en fureur envahit les Tuileries. Pendant quatre heures, le Roi, continuellement entre la vie et la mort, essuya de la part de ses scélérats tous les genres d'outrages. Enfin, le 10 août, se renouvelèrent ces scènes de fureur, mais plus horribles encore. Le château est forcé, les Suisses sont massacrés. Le Roi voyant qu'on en veut à sa vie, se retire avec sa famille au sein de l'Assemblée Nationale. C'est là où l'infortuné Monarque vit proclamer sous ses yeux le décret qui abolissait la Royauté. Trois jours après, le 13 Août, la Famille Royale entrait prisonnière au Temple.

Nous voici en face de ce sombre monument, *Le Temple*, qui fut à la fois le palais et le cachot du successeur des St. Louis et des Charlemagne. C'est dans ce temple, entre l'échafaud de son père et sa propre tombe, que Louis XVII fut appelé Roi de France.

Arrivée dans ce nouveau séjour, la Famille Royale se vit d'abord privée de la compagnie des personnes qui lui étaient les plus chères. C'est ainsi qu'on leur enleva Madame de Lamballe et Madame de Tourzel. Le départ de ces deux amies dévouées contrista beaucoup les prisonniers. On ne cessa de penser à elles, et pendant qu'on était incertain de leur sort, on se les rappelait dans les prières. Le Dauphin même avait sa prière particulière et le soir il disait : “ Dieu tout-puissant qui m'avez créé et racheté, je vous adore. “ Conservez les jours du Roi mon père, et ceux de ma famille. Protégez-nous contre nos ennemis. “ Donnez à Madame de Tourzel les forces dont elle a besoin pour supporter les maux qu'elle endure à cause de nous.”

Livré à lui-même et à ses inquiétudes dans cette sombre prison, le Roi sentit le besoin de partager son temps de manière à faire diversion aux tristes pensées qui l'obsédaient. Aussi se fit-il une règle de conduite ; chaque instant du jour fut rempli ; tantôt c'était la lecture qui l'occupait, tantôt c'était la prière et les soins nécessaires à l'éducation de son fils. Pendant ces heures consacrées au Dauphin, le Roi lui donnait des leçons d'histoire, de langue latine, de langue française, et de géographie. On a pu conserver une feuille de papier écrite par le Dauphin même.—Sur cette feuille de papier, on peut voir les corrections faites par la main de Louis XVI. Là où l'enfant se

trompait, le Roi indiquait par un trait qu'il y avait faute. Le jeune Prince commençait à se former la main : Son écriture est bien lisible, mais on voit que ces lignes ont été tracées lentement. Une lettre est quelquefois interrompue pour se continuer un peu plus loin. Quel doux souvenir se rattache à cette petite feuille ! Lorsque vous passez dans une institution où de jeunes enfants sont élevés, vous soulez souvent de ces petits morceaux de papier dont vous ne faites aucun cas. Mais ici, ce pauvre petit chiffon, on le ramasse avec émotion, on le regarde attentivement, on suit chaque lettre dans tous ses contours ; ici, il s'est arrêté, se dit-on, là, il a été trop rapide, cette lettre fut reprise plusieurs fois. Pas un point n'échappe, on veut suivre la main qui a tracé, car à chaque trait défectueux, on dit, il était si jeune. Plus la faute est sensible, plus on est attendri.

Après l'étude venait le temps de la récréation pendant lequel le Roi et la Reine faisaient tout au monde pour égayer autant que possible les pauvres petits détenus.

Cependant on ne cessait d'aggraver chaque jour pour la Famille Royale l'outrage permanent de sa détention. Jour et nuit les vexations de toute sorte lui étaient prodiguées. Bien rarement on reçut des consolations du dehors, seulement le soir, lorsque le bruit avait cessé, on entendait quelquefois le son d'une *vielle*. Elle jouait les airs que les Royalistes répétaient alors. On avait le soin de la faire entendre au pied de la tour, afin de rappeler aux nobles captifs qu'on ne les oubliait pas. Mais bientôt ces sons chéris s'éteignaient et on n'entendait plus rien au pied de la sombre tour.

Je passe à la hâte sur des incidents que j'aimerais au moins à signaler. Si parfois les faits m'entraînent, vous me le pardonnerez, je l'espère, chaque page de la vie de la famille de Louis XVI est si belle, si remplie de souffrances, qu'il est impossible de ne pas s'y arrêter de temps en temps. Je vous ai promis quelques notes sur le Dauphin, mais les souffrances de sa famille qu'il a partagées avant de s'en voir séparé, m'ont paru, comme je vous l'ai déjà dit, pouvoir précéder la narration de celles qu'il a enduré seul.

(A Continuer.)

Discours prononcé le 24 Juin 1959, par le Rev. Messire P. Denis, Directeur du Collège de Montréal.

Nous avons pensé faire plaisir à nos lecteurs en insérant dans les colonnes de *L'Echo* l'analyse du discours prononcé dans l'Eglise Paroissiale de Montréal le jour de la fête de St. Jean Baptiste, par le Rév. Messire Denis, Directeur du Collège de Montréal.

L'éloquent orateur a pris pour texte ces paroles de St. Luc :

Præcedit in spiritu et virtute Eliæ, parare domino plebem perfectam.—Plein de l'esprit et de la vertu d'Elié, il marchera devant le Seigneur pour lui préparer un peuple parfait.

Le vénérable Directeur a fait l'application de ces paroles à la mission que St. Jean Baptiste remplit près du peuple chrétien, près du peuple Canadien surtout, par sa puissante intercession. La mission que St. Jean Baptiste avait reçue du ciel ne devait pas se borner au temps de sa vie ; le peuple parfait qu'il était chargé de préparer au Seigneur ne devait pas se composer seulement de ceux qui ont entendu sa parole sur les bords du Jourdain. Envoyé pour

disposer les hommes à recevoir la lumière de l'Évangile, on peut dire que son action s'est fait sentir partout où le soleil de Justice devait répandre sa divine clarté. C'est sur son témoignage que les peuples ont cru que Jésus-Christ était la vraie lumière du monde. Aussi avec quelle amoureuse sollicitude le divin Précurseur ne veille-t-il pas aujourd'hui du haut du ciel sur toutes les nations chrétiennes qui ont accepté ce témoignage ? Mais quel soin paternel ne prend-il pas en particulier du peuple Canadien qui l'a choisi pour son patron et lui a confié le précieux dépôt de sa foi et de sa nationalité ? N'en doutons pas, le choix que nous avons fait de lui pour veiller sur nos destinées, nous assure une large part dans ses faveurs. Je n'en veux point d'autre preuve que cette maxime de la société qui marche sous son étendard et qu'elle a prise pour mot de ralliement : "Rendre le Peuple Meilleur."

Il y a là, en effet, plus qu'une pensée humaine ; c'est une inspiration céleste, une vocation d'en haut qui appelle tous les membres de la Société de Saint-Jean Baptiste à préparer au Seigneur un peuple parfait à l'exemple de leur glorieux patron. Puisque l'élite de notre Société s'est imposé la noble tâche de rendre le peuple meilleur, il ne sera pas hors de propos de l'entretenir aujourd'hui des moyens d'arriver à son but.

Je me propose donc de développer cette pensée et de montrer que pour rendre le peuple meilleur et travailler efficacement à son bonheur et à sa prospérité, il faut : 1o. le rendre fidèle aux devoirs de la Religion ; 2o. le rendre fidèle à la pratique des vertus sociales.

1o. Au début de la première partie, l'orateur comparant la société à la famille, a prouvé solidement qu'elle ne peut subsister sans autorité, et que toute autorité qui veut être stable doit s'appuyer sur Dieu. De là, la nécessité de rattacher le peuple à Dieu par les liens indissolubles de la Religion, afin de le maintenir dans la soumission aux pouvoirs légitimes.

Le dogme d'un Etre Suprême, qui préside à la destinée des peuples et qui gouverne les Empires, est tellement fondamental que Dieu n'a pas permis qu'il périclît dans le naufrage universel des autres vérités ; il ne l'a pas laissé sans témoignage dans le monde sous ce rapport ; et, comme le salut des peuples dépendait de la conservation de ce dogme, il n'a jamais manqué de le faire briller comme un phare précieux au sein même des plus épaisses ténèbres du paganisme. Aussi voit-on, dans tous les temps, les nations payennes mettre à la tête de leur législation le culte de la divinité.

C'est tout à la fois la base et la clef de voûte de l'édifice social. Il ne se forme pas une entreprise importante, que la divinité n'intervienne et ne préside aux délibérations qui en préparent l'exécution. Tous les fondateurs d'empire, tous les chefs de sociétés ne sont venus à bout de plier les peuples sous le joug des mêmes lois et des mêmes institutions, qu'après avoir adouci leur sauvage nature par des dogmes et un culte religieux, et c'est à leur respect pour les principes et leurs croyances que les nations qui ont laissé un grand nom dans l'antiquité ont été redevables de leurs succès et de leur gloire.

Mais quel besoin d'insister plus longtemps sur les exemples que nous fournit le paganisme ? Des chrétiens ne doivent-ils pas aller chercher la lumière dans des sphères plus élevées, plus radieuses, ne doivent-ils pas puiser leurs enseignements à des sources plus pures ? Depuis que le christianisme, à force de pat-

tience et de sainteté, a fait la conquête du trône des Césars, depuis que le signe du salut a brillé aux yeux de Constantin comme un présage de la victoire, tous les princes chrétiens, tous les hommes d'Etat vraiment dignes de ce nom, ont compris que le bonheur et la sécurité pour eux et pour leurs peuples ne se trouvent que dans les liens qui les unissent à la divinité et dans leur commune fidélité aux salutaires enseignements de la Religion. L'histoire est là pour attester que la véritable prospérité n'a été le partage que de ceux qui ont su mettre à cet égard leur conduite en harmonie avec les lumières de la foi.

La société est une famille, disions-nous, il n'y a qu'un instant ; où avez-vous jamais vu fleurir l'ordre, la paix, la concorde, l'amour, en un mot, toutes les vertus qui font le bonheur domestique, si ce n'est là où la Religion est sincèrement respectée et les devoirs qu'elle impose fidèlement remplis. Qu'un principe soit appliqué dans une mesure plus large ou dans des proportions plus limitées, il doit toujours amener les mêmes conséquences.

S'il est vrai, comme l'expérience le prouve tous les jours, que la Religion fidèlement pratiquée fait le bonheur des particuliers et des familles, il est évident qu'elle produira le même effet dans une société, quelque nombreuse qu'on la suppose. Ne rappelons ici que quelques-uns des enseignements de la morale chrétienne. Que nous prescrit la Religion dans nos rapports sociaux ? Elle fait un devoir à tous les membres de la société de maintenir entr'eux la paix et la concorde : elle veut que le respect de la propriété, l'équité la plus stricte préside à toutes les transactions, à toutes les entreprises commerciales : elle exige l'union entre les époux ; la subordination, le respect et l'amour des enfants à l'égard de leurs parents ; l'obéissance et la fidélité des serviteurs envers leurs maîtres ; elle fait à tous une loi sévère de la chasteté et de la tempérance. Or, dites-le moi, le seul nom de ces vertus morales ne suffit-il pas pour faire naître en nous l'idée du bonheur ? une société, où on les verrait fleurir avec éclat, n'offrirait-elle pas le bon idéal de la félicité humaine ?

Et je vous le demande, où trouver, en dehors de la Religion, un principe qui conduise à de pareilles conséquences ? Quelle philosophie pourrait opposer une digue aussi forte au torrent des passions humaines toujours déchaînées contre les lois les plus essentielles à l'ordre et au bonheur de la société ? Non, il n'y a que l'autorité d'un Dieu qui puisse imprimer aux lois une sanction capable d'en imposer à l'homme ; il n'y a que la voix d'un Dieu qui puisse dire à la vague impétueuse de ses passions : Tu n'iras pas plus loin. Cette nécessité de la Religion pour sauver la société devient encore plus frappante par l'expérience qu'en ont faite, ces derniers temps, les vieilles sociétés de l'Europe où tout a croulé dès l'instant que la Religion a cessé d'y être en honneur.

Après la réfutation de cette objection banale, la religion n'est bonne que pour le peuple, est venu cette touchante exhortation où l'orateur sacré nous presse vivement de demeurer fidèle à la Foi de nos pères.

Notre foi est encore trop vive pour qu'il soit nécessaire de démontrer plus longuement que sans la Religion on travaillerait en vain à rendre le peuple meilleur. Nous admettons pleinement cette vérité, et nous donnons une preuve bien authentique de nos convictions en célébrant cette fête nationale sous les auspices de la Religion. Que devons-nous faire maintenant pour conserver et augmenter le précieux héritage de foi que nous ont légué nos religieux ancêtres ? Veil-

lons à maintenir le respect des peuples pour Dieu et pour tout ce qui se rattache à son culte ; veillons-y avec d'autant plus de sollicitude que l'ennemi fait plus d'efforts pour répandre la mauvaise semence dans le champ du père de famille. Puisque l'occasion s'en présente en ce moment, je signalerai devant l'auditoire distingué qui m'écoute, un mal que l'on ne saurait assez redouter ; un mal qui tend à briser le lien qui unit la société à Dieu et qui par conséquent la dépourrait de toute sa force : je veux parler du parjure, ce destructeur de la foi publique. La justice humaine, vous le savez, n'a pas de base plus solide que la religion du serment ; c'est la principale garantie d'ordre et de sécurité que possède la société. Que deviendrait-elle en effet, si l'on faisait disparaître de la législation cette solennelle intervention du Dieu qui sonde les reins et les cœurs ? Et cependant que fait l'audacieux parjure quand il vient avec impudeur insulter la majesté des tribunaux, et jeter le mensonge à la face du Dieu de vérité ? N'attaque-t-il pas la société dans ses fondements ? N'y introduit-il pas un principe de dissolution qui aboutira bientôt à sa ruine ? Voilà un abus qui mérite la plus sérieuse attention de la part d'un peuple religieux, en même temps que la répression la plus sévère de la part de ceux que Dieu a faits les dépositaires de sa justice. Redoublons donc de zèle et de vigilance pour raffermir dans le cœur du peuple le respect pour tout ce qui est divin. Nous, ministres de l'Évangile de paix, instruisons-le avec amour et mansuétude de ses devoirs, de ses obligations sacrées ; Vous, ministres de la justice, contraignez les indociles par la sévérité des lois à respecter des enseignements si essentiellement liés au bonheur public. Que nos efforts combinés poursuivent avec entente et persévérance le succès d'une œuvre qui doit être l'objet de tous les vœux ; Rendre le peuple meilleur.

Le second moyen que l'orateur avait indiqué pour rendre le peuple meilleur, c'est de le rendre fidèle à la pratique des vertus sociales. Car l'homme est créé pour vivre en société ; l'impuissance où il est de faire aucun progrès en dehors de la société ; et l'étude profonde de sa nature le prouvent victorieusement. Mais l'égoïsme isole l'individu, mine la société, ruine les vertus sociales. Formons donc le peuple à l'union et au dévouement, nous le rendrons capable de pratiquer avec honneur les vertus dont la société lui fait un devoir.

L'union fait la force, a-t-on répété mille fois ; et l'on pourrait ajouter la désunion fait la faiblesse. Or où la désunion prend-elle sa source ? dans un égoïsme ambitieux qui sème partout la discorde afin d'attirer à soi la plus large part du bien commun. D'où l'union tire-t-elle son origine ? du véritable patriotisme qui ne vise qu'à un seul but, le bonheur de tous les enfants d'une mère commune, la patrie. Donc travailler à rendre le peuple meilleur. C'est lui inspirer le sentiment d'un patriotisme noble, désintéressé, généreux ; Rendre le peuple meilleur, c'est le former à l'école du dévouement. Car le peuple a des devoirs à remplir, et l'accomplissement exact et fidèle du devoir repose sur le dévouement. Le paganisme en a fourni de nombreux exemples ; pourquoi le christianisme ne les multiplierait-il pas à l'infini ? Le dévouement est la vertu de toutes les classes, de tous les états, des hautes comme des basses conditions. Les pères et les mères doivent être dévoués à la bonne éducation de leurs enfants, afin de préparer en eux des citoyens utiles à l'Etat ; les enfants doivent aussi être pleins de dévouement pour les auteurs de leurs

jours et faire le bonheur de leurs vieilles années ; le médecin doit sacrifier son repos au soulagement de l'humanité souffrante ; le jurisconsulte consacre ses veilles à défendre les droits de l'innocent et de l'opprimé ; le magistrat chargé de faire régner partout l'ordre et la tranquillité, doit être tout entier à son œuvre du bien public. L'homme d'Etat, le défenseur du peuple, le dépositaire de ses droits et de ses prérogatives, doit se dévouer au triomphe de la cause qui lui est confiée. Ceux que le ciel choisit pour répandre le bienfait de l'éducation et pour soulager la souffrance, doivent se consumer comme des lampes ardentes et luisantes dans les deux sanctuaires de la science et de la charité. Quel beau spectacle offrirait une nation dont toutes les classes et tous les états seraient animés d'un véritable patriotisme et mettraient en pratique la sublime vertu de dévouement. C'est alors que notre axiome de prédilection deviendrait une réalité. Mais pour arriver à cette perfection qui semble du domaine de l'idéal, il n'y a qu'un moyen : c'est d'aller puiser nos inspirations à une source divine.

Notre patriotisme doit aller se former sur l'exemple de celui qui a dit : *aimez vous les uns les autres comme je vous ai aimés* ; lui seul possède le secret d'enchaîner les cœurs et de les élever à la sublimité du dévouement. Voyez avec quelle ardeur l'amour de la patrie a brûlé dans ce cœur divin, et quels touchants exemples il nous donne d'amour et de dévouement pour ses concitoyens. Non content d'avoir consacré les plus belles années de sa jeunesse à la Galilée sa patrie, c'est là qu'il commença à prêcher son Evangile et à faire ses premiers miracles. *Circuibat Jesus totam Galileam predicans Evangelium regni et sanans omnem infirmitatem in populo*. Mais voulant donner à cette patrie qu'il aime, une gloire qui ne soit égalée par aucune autre, il choisit douze Galiléens ses compatriotes pour en former son collège apostolique et en faire les colonnes de son église.

Nonne omnes isti qui loquuntur Galilei sunt ? Ces hommes qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens, s'écriait la multitude en entendant les apôtres parler diverses langues.

Voilà comment le Dieu fait homme a aimé et favorisé sa patrie sans se laisser révolter par son ingratitude qui le forçait à dire : *Aucun prophète n'est bien traité dans sa patrie. Nemo propheta acceptus est in patria sua*. En faut-il d'avantage pour nous donner une haute idée de l'amour de la patrie et du devoir, qu'il impose à chaque citoyen ? On a vu souvent l'égoïsme et l'ambition se parer du beau titre de patriotisme pour mieux en imposer ; mais la véritable pierre de touche en cette matière, c'est d'examiner s'il y a sacrifice, abnégation, dévouement, là où le mot de patriotisme se fait entendre. C'est l'amour de la patrie, ainsi compris, ainsi pratiqué, qui *rendra le peuple meilleur*. Les vertus sociales se trouvent, comme vous le voyez, essentiellement fondées sur la religion, puisque son divin fondateur les a, pour ainsi parler, divinisées dans sa personne, et comme il est la voie, la vérité et la vie, ne cherchons pas ailleurs qu'en lui, le moyen de perpétuer notre existence nationale. Un jour on adressa cette question au sauveur : *Quel est le premier et le plus grand des commandements ?* c'est celui-ci, répondit-il : *Vous aimez le Seigneur votre Dieu ;* et le second, ajouta-t-il, est semblable au premier : *Vous aimerez le prochain comme vous même*. Dans ces deux commandements se trouvent renfermés la loi et les prophètes. Ajoutons que c'est là aussi tout le secret du développe-

ment du progrès et du bonheur des peuples. Trouvez un peuple qui aime Dieu et qui remplit fidèlement les devoirs de la Religion, un peuple élizé qui l'amour du prochain établit un commerce de bienveillance, de support et de secours mutuels, et vous aurez un peuple parfait.

L'enfer transporté d'une incompréhensible jalousie à la vue du bonheur de la terre, a toujours fait jouer ses plus formidables ressorts pour briser cette double chaîne qui unit les hommes entr'eux pour les rattacher au ciel. Deux époques surtout ont été signalées par ces terribles assauts. La première c'est la prétendue réforme du XVII^e siècle, qui a tenté d'anéantir la foi catholique, seul lien qui unisse les peuples à Dieu ; la seconde c'est le philosophisme du XVIII^e siècle, qui, en détruisant le respect dû à l'autorité temporelle, seule garantie de l'ordre et du repos public, a précipité la société dans une épouvantable anarchie. Puisque nous célébrons, aujourd'hui une fête destinée à faire revivre et à perpétuer notre nationalité Canadienne-Française, rappelons ici un fait bien glorieux pour le peuple dont nous sommes les enfants ; c'est que les deux assauts dont nous venons de parler n'ont été livrés nulle part avec autant d'acharnement que contre notre mère patrie, et cependant deux fois elle est sortie victorieuse de la lutte. Sa première victoire a été récompensée par la gloire du XVII^e siècle ; le XIX^e siècle ne sera peut être pas une récompense indigne de la seconde. Quant à nous, qui ne sommes qu'un faible rameau détaché de ce grand arbre, nous avons aussi remporté ce faible triomphe. Quels efforts l'hérésie et le philosophisme n'ont-ils pas déployés pour décimer nos rangs et anéantir notre nationalité, et pourtant quels succès ont-ils remportés jusqu'ici ? L'avenir ne leur sera pas plus favorable, je l'espère. J'en ai pour garants ces associations de charité qui montrent que le souffle de Dieu est encore en nous ; j'en ai pour garants ces Instituts, ces Cercles Littéraires, où une jeunesse active et intelligente se montre de plus en plus animée de la double vie naturelle et surnaturelle, de patriotisme et de Religion. Courage donc, mes chers compatriotes ; nous sommes en spectacle au ciel et à la terre ; nos glorieux ancêtres nous contemplent du haut du ciel, et parmi les indicibles jouissances dont Dieu récompense leurs travaux, ce n'est peut être pas la moindre pour eux de nous voir continuer l'édifice de gloire dont ils ont posé les fondements. Montrons donc les dignes héritiers de leur œuvre. Conser-vons un invincible attachement pour la foi qu'ils nous ont léguée et une inaltérable union entre nous, afin qu'après avoir travaillé *infatigablement* à la gloire, à la prospérité et au bonheur de notre patrie terrestre nous allions les rejoindre dans la patrie céleste.

Tel a été ce discours qui a profondément impressionné tout l'auditoire et dont on aime encore à se rappeler les plus beaux morceaux. Pourquoi faut-il que la modestie de l'auteur ne nous ait point permis de la reproduire.

Puissent ces faibles souvenirs de notre mémoire ne point nuire à la gloire de cette éloquente parole et porter jusques sur la terre étrangère à tout cœur canadien, les généreuses émotions qu'elle a fait naître dans les nôtres.

LE PREMIER PLAIDOYER.

Madame Delville prenant par la main son fils âgé de six ans et demi, lui disait :—Mon petit Anatole, c'est assez cueillir de fraises et de fleurs. Le soleil devient trop ardent, et puis, c'est l'heure des leçons. —Tous les jours étudier ! répondit l'enfant avec un soupir, et se baissant encore une fois, il ramassa deux autres fraises, puis marcha près de sa mère, regardant derrière lui les fleurs épanouies, la verdure, les oiseaux, toutes les richesses qu'il laissait dans le bois. —Toujours étudier ! répéta-t-il. O maman, si j'étais ce beau lis qui fleurit près du ruisseau, et dont la douce odeur vient jusqu'à nous, il me semble que je serais bien heureux !—Belle ambition, dit la mère en souriant. Ce lis ne sait pas seulement qu'il est beau et qu'il a des parfums ; bientôt il sera flétri comme cette branche que tu foules à tes pieds.—Alors, maman, je voudrais être le papillon doré qui se pose sur le lis !—Mais si mon cher Anatole était comme ce papillon, il ne verrait pas les fleurs d'un autre été ; car les papillons ne vivent qu'un petit nombre de jours. Après une pause, l'enfant reprit :—Maman, les oiseaux vivent longtemps ; les hirondelles de l'an dernier sont revenues à leur nid près de ma fenêtre. Je voudrais bien être un heureux petit oiseau, et rester dans ce bois !—Les oiseaux de proie, les pièges des mauvais petits garçons, le fusil du chasseur ; et s'ils échappent à tous ces dangers, la neige de l'hiver en voit périr un grand nombre. Anatole soupira encore, et continuant sa causerie :—Maman, pour l'agneau blanc qui court là-bas dans cette prairie il n'y a pas de danger, et pas de leçons non plus.. Oh ! si j'étais le petit agneau blanc !—Si tu étais le petit agneau blanc, mon chéri, il y aurait la dent du loup, ou le couteau du boucher.—Au moins ce poulain qui joue aussi dans le pré ne sera pas envoyé à la boucherie ; il est heureux, lui !—J'en conviens, son enfance est libre et assez heureuse ; mais avant deux ans on lui mettra un mors à la bouche ; il portera ou traînera de lourds fardeaux, pressé dans sa marche par le fouet ou l'éperon.—Pauvre cheval ! Mais il n'y a donc que les bêtes sauvages qui soient heureuses, continua Anatole, celles qui font peur ?—Celles qui font peur sont méchantes, on les fuit ou on leur fait la guerre, est-ce être heureux ?—Non, pour être heureux il faut être aimé ! On approchait de la maison, et Sultan, bel épagneul, vint au-devant de la mère et de l'enfant, bondissant de joie autour d'eux.—Sultan, mon bon Sultan, disait Anatole, se roulant à terre avec son chien, tu es beau, tu es aimé, et tu n'étudies pas. Ah ! si j'étais comme toi ! et l'enfant regardait sa mère pour savoir si elle aurait encore quelque chose à répondre. Et la mère dit en passant sa main sur la tête de Sultan :—Le chien est ami de l'homme il est intelligent et fidèle. Mais quoique si bien doué, qu'est-il auprès d'un homme !—O chère maman ! cela est bien vrai !

En achevant ces mots madame Delville rentrait chez elle ; Anatole la suivait en silence, et deux grosses larmes roulaient dans ses beaux yeux bleus.—Qu'as-tu, cher enfant ? dit la mère avec tendresse.—Maman, vous voyez bien que nous n'avons trouvé de bonheur nulle part !—Découragé à six ans, c'est de bonne heure, dit madame Delville en souriant.—Elle s'assit, attira sur ses genoux l'enfant chéri, et le couvrant de baisers, elle lui dit :—Le bonheur, cher enfant, c'est d'être né avec une âme raisonnable, d'avoir un bon père, une bonne mère pour guider cette jeune âme, pour lui apprendre ce qui est bien

et ce qui est mal. Le bonheur c'est d'être bon et d'être aimé ; d'avoir de l'instruction, de la science pour être utile un jour."

II

Le lendemain c'était la fête d'Anatole. Dès que le garçon eut les yeux ouverts, il vit sa mère près de son lit qui lui portait un joli bouquet, et un joli petit gâteau, et enfin sur la table à côté, était posé quelques belles cartes géographiques. La mère et l'enfant se sourirent d'abord, puis s'embrassèrent et madame Delville dit :—Je désire que mon petit Anatole conserve son âme blanche comme ce lis, et ses joues fraîches comme ces roses. Et avec ces cartes, enfant, nous visiterons sans fatigue et sans danger toutes les parties du monde ; mais avant toute chose, nous allons aller manger ce gâteau dans le bois que tu aimais hier matin. Anatole sauta à bas du lit avec des cris de joie, s'habilla vite, pria Dieu pour sa mère, et pour son père, officier dans l'armée d'Afrique ; ensuite il arrangea ces fleurs dans un joli vase de porcelaine, et quand tout cela fut fait, il dit à sa mère :—Partons-nous, chère maman ? La mère était prête aussi. Elle avait mis dans une corbeille quelques fruits et le gâteau, pour le déjeuner d'Anatole. Ils partirent ensemble.

Chemins faisant, ils rencontrèrent une vieille femme pauvre et souffrante, assise sur le bord du fossé. L'enfant fut presque effrayé à l'aspect de ses haillons.—Mon Dieu, dit-il, que cette femme a mauvaise mine ! comme elle est laide et déguenillée !—Elle est très-pauvre et sûrement malade, mon cher enfant ; remercie Dieu qui a été bien bon pour toi ; tu aurais pu naître le fils d'une femme aussi misérable !—Et alors plus de gâteau, reprit Anatole.—Pas même de pain pour chaque jour !—Oh ! je ne veux pas être heureux tout seul le jour de ma fête ! Et le bon petit enfant saisit le gâteau, le rompit par le milieu, et courut en porter la plus belle moitié à la pauvre femme. Puis retournant timidement à sa mère, il lui dit :—Pardou, maman, j'étais si pressé que j'ai oublié de vous demander si vous le vouliez bien ?—Cher ange, dit la mère, en le baisant au front, ton cœur t'a bien conseillé.

On arriva dans le petit bois ; le déjeuner fut gai ; Sultan qui avait suivi, en eut aussi sa part ; puis la mère et l'enfant causèrent. C'était une des grandes joies d'Anatole que ces douces causeries avec sa mère, mêlées de jeux et de caresses. Il s'instruisait ainsi sans le savoir, la tête indolemment couchée sur les genoux de sa mère, ou ses petits bras passés autour de son cou.—Maman, dit-il, je voudrais être grand et riche pour donner beaucoup ; un petit enfant comme moi ne peut pas faire du bien.—L'enfant donne un peu, du peu qu'il a ; il partage son gâteau, dit madame Delville en baisant les cheveux dorés d'Anatole. L'enfant s'essaye à être généreux un jour, en ayant de douces paroles pour ceux qui pleurent, en étant indulgent et patient avec les serviteurs, en ayant pitié même des animaux qui lui appartiennent.—Maman, vous m'engagez souvent à rendre la liberté à mon oiseau, voulez-vous que je lui ouvre sa cage aujourd'hui ?—Si tu en as le courage, mon enfant, ce sera bien fait. Tu sais que je n'aime pas à voir ces pauvres prisonniers. Dieu a fait les oiseaux pour chanter sur les arbres et non dans une petite cage ; et ce que Dieu a fait est beaucoup mieux que ce que nous faisons.—Et si nous disions à Sultan que nous le rendons libre aussi, ce serait-il bien maman ?—La place

naturelle du chien est près de l'homme. Sultan nous aime ; il est heureux avec nous.—Ah ! tant mieux, dit l'enfant, j'aurais été bien chagrin s'il nous avait quittés. Et pourtant si vous m'aviez assuré que c'était mieux de lui dire ; Sultan tu peux t'en aller, je pense que je le lui aurais dit.—Et où aurais-tu pris tant de force, cher Anatole ?—Dans vos yeux, maman. Lorsque vous me dites : *Anatole, c'est bien*, vous me regardez d'un air, d'un air... je ne sais comment s'appelle ce regard, mais je me sens aimé, et je suis heureux tout le jour !—Et lorsque ta mère te regarde ainsi, mon enfant, ton bon ange dit avec moi : *Anatole, c'est bien* : et du haut du ciel Dieu te regarde aussi avec amour, et c'est tout cela qui te met de la joie au cœur.

III

Deux mois après, Anatole lisait avec attention, assis sur un petit banc du jardin. Sultan le tirait par la manche de sa blouse pour l'engager à jouer avec lui. Mon bon Sultan, dit le petit garçon en posant son livre, il faut bien faire ce que tu veux. D'ailleurs je n'y vois plus pour lire l'histoire de ces Grecs, qui, tout charmants qu'ils étaient, adoraient sottement des dieux de marbre ou d'or, au lieu d'adorer le Dieu qui a fait l'or et le marbre, comme dit maman. Mais toi, Sultan, tu ne comprends pas cela, tu ne sais rien, rien que m'aimer... Oh ! c'est bien quelque chose... Voyons, mon chien, je veux t'instruire ; lève un peu la tête, rien qu'un peu, ajouta l'enfant en levant en haut la bonne tête de l'épagneul : regarde la lune qui se lève toute ronde et toute belle derrière les arbres ; dans une heure des milliers d'étoiles brilleront au ciel ; j'aime tant à les voir, et toi, Sultan, tu ne veux jamais les regarder.—Veux-tu que je te dise pourquoi ton chien ne porte jamais les yeux si haut ? dit madame Delville qui venait dans le jardin rejoindre son fils.—Oui, maman, je voudrais bien le savoir.—Cher enfant, à quoi servirait que des animaux sans raison regardassent un ciel étoilé ? Ils n'en sentiraient pas la beauté ; ils ne diraient pas comme nous : Gloire à Dieu qui a créé ces merveilles !—Oh ! gloire à Dieu, répéta Anatole, et merci à Dieu !—Et tu ne doutes pas, reprit la mère, que ta petite intelligence est une plus grande merveille encore que tous ces soleils ensemble ! Ces astres roulent en silence sans se connaître, sans connaître le Dieu qui les a faits. Anatole a des pensées, des affections, une âme enfin !... une belle âme, j'espère, ajouta la mère attendrie.—C'est très-vrai, maman, je pense, et je vaudrais plus qu'un soleil ! Et dans sa joie Anatole bondissait autour de sa mère, criant et répétant :—Je vaudrais plus qu'un soleil !

Quatre ans se sont passés. Anatole avait près de onze ans. On attelait des chevaux à la porte de madame Delville. On portait des malles dans la voiture. Anatole était prêt à y monter, et sa mère qui le suivait baissait la tête pour cacher ses larmes. Mais en donnant quelques ordres la voix de madame Delville trahit sa vive et pénible émotion. Alors Anatole se retourna, prit la main de sa mère, et lui dit :—Maman, j'avoue que je voudrais aller au collège pour y faire de bonnes études. Mais je resterai si vous devez me pleurer.—Non, cher enfant, j'aurai du courage. Dieu me garde de me préférer à toi ! partons, nos lettres continueront les douces causeries que nous regrettons tous deux ; *les couronnes à la fin de l'année me dédommageront de mon sacrifice*. L'enfant, sérieux et triste, monta dans la voiture près de sa

mère. En moins de six heures ils furent rendus à Pons, et Anatole présenté au principal du collège. Le lendemain notre jeune ami prenait sa place sur les bancs, et madame Delville retournait seule chez elle, pleurant cette fois sans retenir les larmes qu'Anatole ne voyait plus. Anatole étudia avec bonheur dans cette excellente maison de Pons, où les bons principes et la science rendent l'éducation complète, et que madame Delville n'avait pas choisie au hasard, mais après des renseignements exacts et rassurants pour son cœur de mère. Anatole fut *un des premiers* de sa classe. Son esprit était envieux, avide de savoir. Son cœur était aimant et sincère ; il eut des amis. Peut-être ne retrouvait-il pas souvent dans le grand nombre de ses camarades cette délicatesse de pensées que lui avait donnée sa mère. Parfois il se sentait meilleur que d'autres, il s'en étonnait, s'en affligeait, et ne savait plus que penser de lui-même. Dans ses doutes il écrivait à sa mère, et sa mère répondait : " Enfant, si tu te sens l'âme noble, rends grâces à Dieu, et n'en sois pas moins indulgent. Ce don du ciel, on t'en demandera compte ; il ne faut pas l'enfouir, mais le faire valoir. Toutes les vertus qui germent dans ton cœur, cultive-les afin qu'elles servent plus tard au bonheur des autres. *Plante chérie, que j'ai soignée avec tant d'amour, ne va pas te flétrir loin de moi !*"

IV

Les vacances réunirent la mère et l'enfant. Anatole était revenu *chargé de couronnes et de livres*. Il avait grandi, les jeux du collège lui avaient donné plus de vigueur et de souplesse ; sa physionomie, intelligente et douce, restait la même. En se promenant avec madame Delville, Anatole lui dit un jour :—Maman, appuyez-vous sur mon bras, un garçon de douze ans peut bien être l'appui de sa mère.—Surtout lorsque le grand appui lui manque, répondit la mère avec mélancolie. Ton père ne nous revient jamais, et court sans cesse à de nouveaux dangers. Oh ! quand pourrai-je donc lui montrer ce fils qu'il me laisse si petit, et qu'il chérissait comme moi avec idolâtrie !—Maman, vous ne voudriez pas que je fusse militaire un jour comme mon père !

—Quelle est la mère qui ose dire : *je le voudrais*, répondit madame Delville avec inquiétude. D'ailleurs, mon fils, je ne crois pas que ce soit jamais là une carrière de ton choix.—La vie du marin me sourirait par-dessus tout ! J'aimerais les aventures et les voyages ; je voudrais voir toute notre terre et toutes nos mers ! et encore il me semble que ce serait trop tôt fini.—Madame Delville ne répondait pas et regardait Anatole d'un air douloureux. L'enfant reprit alors :—Je ne vous quitterai jamais, ma mère, que mon père ne soit de retour ; même alors je ne ferai que ce que vous voudrez, ce qui pourra vous rendre heureuse !—Nous tâcherons, cher enfant, dit la mère en caressant la tête blonde de son fils, nous tâcherons de trouver quelque chose qui fasse notre bonheur à tous deux. Mais il y a du temps devant nous ; tu ne peux bien savoir encore l'état que tu préféreras un jour.—C'est possible : ce qu'il y a de plus sûr, c'est que je *veux apprendre, apprendre toujours !*—Ta jeunesse sera consacrée à diverses études, mon enfant. Mais dans quelques années il faudra bien travailler avec un but : ta fortune est à faire.—Maman, puisque vous ne me voulez ni *général* en Afrique, ni *commandant de vaisseau* (et ici Anatole étouffa un soupir), dites-moi ce que je pourrai faire

où il se trouve encore *un peu de gloire*? La mère sourit :—Le mot est ambitieux, cher ami, et il ne faut pas toujours prétendre à la gloire. Mais *l'honneur, la considération, sont attachés à toutes les professions dignement exercées*. Homme de lettres, magistrat, médecin, artiste, négociant intelligent et loyal, naturaliste : toutes les carrières sont ouvertes à un jeune homme ; toutes sont honorables, toutes peuvent lui faire une position indépendante ; plusieurs peuvent lui procurer, dans des genres différents, un peu de cette célébrité que tu réclames.—Maman, les femmes étudient et voyagent peu ? toutes les carrières dont vous parlez sont fermées pour elles ; ne sont-elles pas fort à plaindre !—Mon fils, la femme pieuse et bonne est bénie de Dieu et des hommes ! et puis *sa joie, son immense joie, c'est son enfant* !—Eh bien ! elle a des joies de famille, je le sais, mais de *gloire* point, ajouta l'enfant avec finesse.—Et *sa gloire, c'est encore son enfant*, reprit madame Delville avec exaltation. Quand elle a fait de son fils, un homme noble et généreux ; qu'elle a guidé, la première, le jeune intelligence de ce fils, qu'elle a ainsi aidé à l'œuvre de Dieu, ah ! elle est heureuse, elle est fière cette femme ! Anatole fixa ses yeux brillants et doux sur les traits ennoblis de sa mère. Puis se jetant dans ses bras, il s'écria :—Je le jure, ma mère, un jour vous aussi *vous serez heureuse, vous serez fière*, en pensant à votre fils !—Oh ! j'y compte ! répondit-elle profondément émue.

V

L'année d'après les *vacances* étaient bien triste pour Anatole ! M. Delville venait d'être tué en Algérie. Madame Delville fut d'abord atterrée par ce malheur. Mais elle se devota à Anatole dont elle restait le seul guide ; à ce cher Anatole qui lui donnait dans ces jours de douleur des soins si tendres, des consolations si touchantes ! elle prit donc du courage, et se dévoua plus que jamais au bonheur d'Anatole. C'était là sa pensée fixe, sa vie.

Anatole après avoir achevé ses classes avec de grands succès, partit pour la capitale afin d'y suivre un cours de droit. La pauvre veuve sentait son âme se briser, bien plus encore que lorsque Anatole enfant la quittait pour aller au collège !—Cher Anatole, lui disait-elle, en le pressant sur son cœur, l'enfance a ses fautes, la jeunesse a les siennes. Viens toujours les confier à ta mère : encouragement, pardon, tendresse, toujours tu trouveras cela, ici sur mon cœur ! Le jeune homme répondait :—J'espère ne jamais vous affliger, ma bonne mère ; et ne dites plus en pleurant que je m'en vais seul : j'aurai le souvenir de mon noble père dont vous m'avez tant parlé ; j'aurai l'amour du bien et du beau que vous avez mis ou développé dans mon âme, et qui n'en peut jamais sortir.—Tu es religieux aussi ; mais dans le monde, avec tant de jeunes gens qui ne le sont plus, oseras-tu l'être encore, mon fils ?—Oser ! reprit Anatole en levant fièrement la tête. Je rougirais d'une action ou d'une pensée méprisable, ma mère ; mais j'oserai toujours dire ce que je crois vrai, pratiquer une religion que je trouve belle et pleine d'espérances ! Je ne blâmerai personne, je ne me posera pas en prêcher, ajouta-t-il, mais j'aurai mes croyances libres comme les autres, et on les respectera.... Oser ! vous m'avez beaucoup surpris, ma mère, presque blessé, dit-il encore, en prenant affectueusement la main de sa mère.—Pardonne-le-moi, mon noble enfant ; mais vois-tu, il est des lectures si dangereuses, des liaisons qui en-

traînent si loin, que la foi vient à se perdre.—Si elle se perd, c'est un grand malheur ; mais la "conserver" et en rougir, c'est être sans courage et sans dignité ; "c'est une chose que je comprends si peu, ma mère, que je la crois à peine possible."

Anatole fit son droit, et suivit en même temps divers cours de littérature. Il visita avec bonheur tout ce que Paris renferme de monuments, d'antiquités, de bibliothèques et de tableaux des grands maîtres ; car Anatole aimait beaucoup la peinture. Des amis de sa mère le présentèrent dans quelques maisons où l'on recevait. Là, il s'habitua à la grâce des manières et du langage, se forma aux usages du monde, et s'y fit souvent remarquer par sa distinction naturelle. Il chercha soigneusement aussi toutes les occasions de voir et d'entendre les hommes célèbres de notre époque, et avec tout cela le *souvenir de sa mère ne le quittait pas*.

VI

Trois ans s'étaient écoulés depuis que notre jeune ami avait quitté le toit paternel et sa province. Dans une petite chambre à Paris, sur un lit dont les rideaux étaient à demi fermés, était couché un pâle et beau jeune homme ; il paraissait bien faible, bien malade ; une sœur hospitalière reposait dans un cabinet à côté. Près du lit se tenait silencieusement une femme vêtue de noir. Le malade se souleva avec peine pour regarder cette femme, et il lui dit : Pauvre maman, parlez-moi : ne perdons pas les heures qui nous restent, si Dieu veut nous séparer.—Oh ! je suis tranquille, Anatole, répondit la mère d'une voix sourde : il ne nous séparera pas. Tu me resteras, mon fils, ou je te suivrai.—Ma mère, promettez-moi d'être courageuse : à la mort de mon père, je vous vis forte et résignée.—Ah ! c'est que tu étais là, qu'il y avait encore *un devoir à remplir, un être à aimer* ! aujourd'hui... Mais, ajouta la pauvre mère en cachant ses pleurs, tu guériras, mon cher enfant, ne nous abandonnons pas à des pensées aussi douloureuses, tu guériras ! Anatole ne répondit pas. Après un silence de quelques minutes il reprit d'une voix sensiblement plus affaiblie :—Bonne mère, je ne voudrais pas vous affliger davantage, mais je souffre, je souffre plus qu'hier, plus que ce matin, je crois qu'il faudrait faire venir un prêtre.—Tu as raison, répondit madame Delville étouffant ses sanglots. Tu souffres et je pleure ; appelons Dieu à notre aide ! Le prêtre vint, il confessa le jeune homme, et peu d'instants après lui porta le saint viatique. Avant de recevoir la communion, Anatole appela sa mère :—Ma bonne, mon excellente mère, lui dit-il, je n'ai qu'à vous bénir, vous m'avez rendu toute ma vie si douce ! mais moi, si la légèreté de mon âge vous a donné quelque chagrin, je vous prie de me le pardonner.—Et qu'aurais-je à te pardonner ! s'écria la pauvre mère en baignant le lit de ses larmes. *N'étais-tu pas ma joie, mon orgueil* ! Oh ! j'étais *trop heureuse* !—Eh bien, ma mère, reprit Anatole d'une voix presque éteinte, et en cherchant les mains de Madame Delville, si nous nous sommes donnés *mutuellement vingt ans de bonheur*, bénissons-en Dieu !—Oui, dit le Prêtre qui tenait la Sainte Hostie, que Dieu soit toujours béni ! Il vient ici, près de ce lit de douleur, il y vient pour être la force de la mère et de l'enfant. Peut-être il vous laissera votre fils, pauvre mère désolée. S'il l'appelle à lui, eh bien ! les douleurs et les fautes de ce monde auront été ignorées de cet enfant. *Plus il était digne de votre amour, moins il faut le pleurer* ;

Dieu l'aime aussi, et saura lui donner encore plus de bonheur que ne le pourrait la meilleure des mères. Tout le monde était à genoux, la mère, la garde-malade, quelques amis d'Anatole, quelques personnes pieuses et compatissantes. Le jeune malade reçut le viatique avec sa piété sincère et confiante. Puis il jeta un regard de profonde pitié sur sa mère. La nuit qui suivit fut affreuse, la fièvre redoubla et le délire s'y joignit. Le danger dura dix jours, et avec des symptômes si alarmants que les médecins appelés se disaient chaque matin : *ce sera son dernier jour.*

Madame Delville ne quitta pas la chambre de son fils durant ces dix jours d'agonie ; elle ne confiait à personne les soins à donner, ni le jour ni la nuit. Elle ne pleurait plus, mais elle se mourait avec son enfant. Ses yeux se creusaient, sa taille se ployait en deux, sa maigreur était effrayante, et quand on voulait la forcer à s'éloigner et à prendre un peu de repos, elle faisait toujours la même réponse : Rassurez-vous sur moi, *s'il vit je vivrai !* Le onzième jour la fièvre diminua de violence, le délire cessa tout-à-fait ; les médecins, surpris et heureux, osèrent donner un léger espoir. Anatole ouvrit les yeux, et, brisé de tant de souffrances, murmura seulement le nom de sa mère. Ce fut tout pour ce jour là. Le lendemain le mieux était sensible. Les signes dangereux disparaissaient, la fièvre cédaient enfin, mais la faiblesse était extrême. Madame Delville, souvent prosternée, les mains jointes, répétait cette unique prière : *Rendez-le-moi ! mon Dieu, rendez-le-moi !* Anatole avait reposé quelques heures d'un sommeil paisible. Afin de lui éviter toute émotion trop violente, sa mère s'était abstenue jusque-là de lui parler. Anatole, affaibli, les yeux toujours fermés, sans souvenirs distincts, ne savait pas qui le soignait. Ce bon sommeil lui rendit quelque force, et sa pensée devint plus nette.—Ma mère, dit-il. Sa mère s'élança vers le lit : elle était si changée, et ses cheveux avaient tellement blanchi dans ce peu de jours, que son fils la reconnut seulement à ses baisers et à ses larmes.—Pauvre mère ? fit-il tendrement.—Oh ! Anatole, tu m'es rendu, n'est-ce pas ?—Pauvre mère ! répéta-t-il, *vous m'avez trop aimé, vous avez souffert plus que moi.*

—Mon enfant, je le crois, dit-elle en tombant évanouie près de lui, et ne pouvant plus résister à tant de fatigues et d'émotions.

VII

Encore deux ans et demi de passés. On ne s'entretenait à M*** que du brillant début d'un jeune avocat. Il venait de plaider aux assises la cause d'un honnête artisan de la ville, faussement accusé par un ennemi, d'une bassesse et d'un crime. L'avocat avait mis dans la défense, tout le talent d'un homme supérieur, et la chaleur entraînante d'une âme jeune et généreuse. Il avait ému la foule qui l'écoutait, convaincu les jurés et les juges, gagné le procès, sauvé son client, réhabilité son honneur. Ce jeune homme, d'une tournure pleine d'élégance, aux regards doux et pénétrants, se hâtait de rentrer chez lui pour se débarrasser aux acclamations du peuple qui se groupait dans les rues sur son passage. Il se hâtait aussi pour doubler sa joie en la faisant partager à sa mère, qui attendait impatiemment son retour. Ce jour fut beau pour tous deux. Le lendemain, le jeune homme vit arriver chez lui son client portant trois pièces d'or. Pour les avoir il avait peut-être engagé tous ses meubles. L'avocat refusa, et dit à cet homme : Mon

ami, je suis si heureux que votre argent n'y pourrait rien ajouter. Il est doux de plaider pour le pauvre, il est doux de ne plaider que pour la vérité ! Cet homme insistait toujours.—Monsieur Delville, disait-il, sans vous j'étais flétri, je mourais peut-être ! je vous supplie d'accepter quelque chose de moi !—Eh bien, reprit Anatole avec bonté, donnez-moi ce beau rosier que votre petite fille a fait fleurir au soleil de sa fenêtre : j'aime les fleurs comme votre enfant et vous me ferez plaisir en lui demandant de me faire ce sacrifice. L'artisan étonné regarda Anatole pour bien s'assurer qu'il ne plaisantait pas ; et courant acheter une jolie caisse verte il y transplanta le beau rosier moussu, et le porta chez M. Delville. Lorsqu'ils furent seuls, Anatole prit une rose qu'il effeuilla avec une distraction rêveuse, puis il dit à sa mère : Je sais bien que je ne suis pas riche et que je ne pourrai pas toujours refuser l'or que l'on m'offrira ; mais les succès que je pourrais avoir encore, la fortune qui pourra venir, rien ne me donnera des souvenirs aussi doux que celui de mon début, que celui de ce rosier !—Tu en auras d'autres aussi doux, mon enfant, répondit Madame Delville, car ton talent grandira, et ton âme restera belle. Et se rapprochant d'Anatole, elle baisa son beau front, et ajouta : Anatole, te souviens-tu que tu me dis un jour : *Ma mère, vous serez heureuse et fière de votre fils.* Oh ! tu disais vrai, mon bien-aimé ; *je suis heureuse, je suis fière d'être ta mère !*

Notre jeune ami a donc vingt-trois ans aujourd'hui. Son début promet une carrière brillante, et son âme restera belle, comme dit sa mère. Nous aimons beaucoup Anatole, et si quelques-uns de vous le rencontrent, je suis sûre qu'il les charmera aussi par sa grâce et sa bonté.

Adieu, mes chers lecteurs. Nous nous quittons, mais peut-être nous retrouverons-nous.

PIETE FILIALE.

Eugène, Berthe et Louise, étaient les trois enfants chéris de M. Ithier. Leur mère était morte en donnant le jour à Louise, qui ne connut jamais ses caresses. M. Ithier ne voulut pas se remarier, quoique bien jeune encore ; il se consacra à l'éducation de ses enfants. Un emploi qu'il occupait dans une administration, lui donnait de quoi vivre honorablement. Le dimanche, libre d'affaires, il consacrait quelques heures de plus aux leçons qu'il donnait à Eugène ; puis il menait à la promenade ses deux filles, dont la mise, quoique simple, était toujours soignée. Souvent, dans les soirées d'hiver, lorsque la famille était réunie autour du foyer, M. Ithier, les yeux humides de larmes, se plaisait à raconter à ses enfants les traits de bonté de la mère dont ils ne se souvenaient plus. Cette paisible vie dura quelques années sans nul changement. Mais vint un jour fatal qui bouleversa leur existence. M. Ithier, sans que rien l'eût fait pressentir, se trouva subitement atteint d'une paralysie qui frappa tout un côté de son corps, laissant toutefois la tête libre. Eugène était alors âgé de dix-sept ans, Berthe de quinze, et Louise de treize. Si j'en eusse eu à peine à croire à un long et grand malheur. Ces enfants comptaient que leurs soins, et l'aide des médecins, rendraient la santé à leur père. Mais au bout de quelques mois, on dut leur faire comprendre que, bien que la vie de M. Ithier pût se prolonger longtemps, sa guérison était regardée comme impossible,

et la place qu'il occupait fut donnée à un autre. Alors d'abondantes larmes furent versées par le père et les enfants. C'était une vie nouvelle qui s'ouvrait devant eux, vie de souffrances et de privations !—Il ne faut plus nous le dissimuler, nous sommes pauvres ! s'écria M. Ithier. Mes enfants, cette place nous faisait vivre ; quelques économies que j'ai faites seront bientôt épuisées. Alors vous serez dans une profonde misère ! et moi, moi, votre père, au lieu de venir à votre aide, je serai... Louise l'interrompant, et se penchant vers lui avec tendresse : Mon père, vous serez comme toujours notre seule joie. Si notre conduite est digne de vous, si nous pouvons adoucir vos maux par notre amour, ce sera la récompense la plus douce de notre travail. Car nous travaillerons, mon père, et nous n'implorerons les secours de personne. —Il ne faut pas d'orgueil, ma bien-aimée Louise, et quelquefois il faut savoir accepter un bienfait et le payer de sa reconnaissance ; mais il est noble de vivre de son travail, et je n'attendais pas moins de vous... Pourtant vous êtes si jeunes !—Chacun de nous fera ce qu'il saura de mieux, dit Eugène. Beaucoup de carrières me sont fermées parce que mon éducation reste incomplète. Mais on m'a déjà promis une place de commis dans un bureau, et mes appointements apporteront ici un peu d'aisance.—Je ne couds pas mal, ajouta Louise, et je me procurai vite de l'ouvrage ; Berthe pourra broder, c'est l'ouvrage qu'elle préfère. —Je brodais pour moi, murmura Berthe, *mais mendier de l'ouvrage comme une ouvrière !...* Berthe n'acheva pas, elle fondit en larmes. Son frère la prit à l'écart et lui dit avec douceur :—Tu comprends mal notre position, chère sœur ; elle est malheureuse, mais pas humiliante ; mon père nous l'a dit si souvent : *le vice seul déshonore !* pleurs de ta pauvreté, ma Berthe, *mais n'en rougis pas ainsi.*—Le préjugé est là, continua Berthe, et quand on a été élevée en demoiselle il en coûte de descendre si bas que de travailler pour vivre.—Ce n'est pas descendre que de travailler, répliqua Eugène.—Et surtout, ajouta vivement Louise, lorsqu'on travaille pour nourrir son père ; moi j'en ferai ma gloire !—Il faut encore réduire notre logement, dit Eugène, afin de diminuer le loyer ; le propriétaire y consentira.—Oui, dit Louise, la chambre de mon père, un cabinet pour Eugène, un second pour nous, et la cuisine, cela suffit.—Pas même un petit salon ? s'écria Berthe.—Oh ! ma sœur, répondit Eugène, si nous avons des amis, ils viendront nous trouver près du lit de notre père. A quelques jours de là, Eugène dit à ses sœurs, tandis que son père reposait :

—Mes bonnes sœurs, vous ne voulez pas épargner sur les visites du médecin, ni sur les remèdes qu'il essaye, n'est-ce pas ?—Oh non ! dirent-elles.—Eh bien, il faut nous imposer un nouveau sacrifice ; c'est surtout vous que cela regarde, voilà pourquoi j'hésitais. Mes pauvres sœurs, aurez-vous le courage de vous passer d'une servante ? Dans notre position sa nourriture et ses gages sont une charge.—Nous allons la congédier, dit aussitôt Louise ; n'hésite jamais, cher Eugène, pour nous dire ce qu'il y a de bien à faire.—Quoi ! s'écria Berthe avec amertume, remplacer même une servante ! il y a des détails si rebutants.—Chère Berthe, dit Louise avec bonté, je me charge de la cuisine, et de tous ces détails de ménage qui t'effrayent. Seulement tu m'aideras près de mon père ; nous veillerons l'une après l'autre. Je vais payer et renvoyer Jeannette. Tu le veux, ma Berthe, ajouta Louise en passant amicalement son bras autour du cou de sa sœur.—Fais comme tu le voudras,

répondit Berthe, en se dégageant du bras de sa sœur. Jeannette quitta la maison sans voir M. Ithier ; car ses enfants n'avaient pas voulu le consulter, et lui cachèrent aussi longtemps qu'ils le purent qu'ils étaient sans service. Le jour du départ de Jeannette, Louise suspendit un petit panier à son bras et fut au marché ; puis quand elle fut rentrée, elle mit un tablier blanc devant elle, et dit en souriant à son frère et à sœur :—Vous dinerez mal aujourd'hui, car je ne suis pas forte en cuisine, mais pour la fin de la semaine j'espère être en progrès. Eugène lui répondit, en pressant ses mains dans les siennes : Fais de ton mieux le bouillon de mon père, ma Louise, et ne t'inquiète pas du reste. Il courut au bûcher chercher du bois, qu'il porta près de la cheminée ; puis il fut tirer de l'eau au puits de la maison et la monta aussi à la cuisine, pour éviter à sa jeune sœur ce travail trop pénible.—Chaque matin, lui dit-il, avant d'aller au bureau, je porterai ton bois, et je remplirai tes cruches.—Et notre ménage ira à merveille, dit Louise, moitié riant, moitié pleurant, Il fut convenu qu'une femme du quartier viendrait aider les deux sœurs dans les soins au-dessus de leurs forces qu'il fallait parfois donner au malade. C'est en voyant pour la première fois cette femme que M. Ithier réclama Jeannette, et qu'il fallut bien lui dire que Louise la remplaçait. Le père attendri attira vers lui sa fille chérie :—C'était donc pour cela, chère enfant, que tu me pressais de te dire ce qui pouvais manquer à mon bouillon ? c'est pour cela que tu étais si rouge et si émue en me le présentant ? ma pauvre Louise !—Mon père, dit Berthe avec dédain, ce n'est pas ma faute si Louise a voulu jouer ce rôle de cuisinière !—Berthe, reprit le père, tu ne m'as pas compris. Je suis désolé de vous voir prendre tant de fatigue, moi qui aurais voulu vous faire la vie si douce ! Mais ne t'y méprends pas, ma fille ; Louise, qui prend courageusement le rôle de sa servante, grandit à mes yeux !—O mon père ! dit Louise baisant la main paralysée de son père, vous payez trop le peu que je fais. Le matin, levée de bonne heure, Louise allait faire ses provisions ; puis elle rangeait son ménage, et tenait la maison avec un ordre et une propreté admirables. Elle servait ensuite le déjeuner, qui était toujours bien frugal ; après cela, Eugène allait à son travail, et les deux sœurs prenaient leurs places près du lit du malade. Berthe brodait en silence. Louise causait avec son père ; lui parlait de Dieu lorsqu'il souffrait beaucoup ; cherchant à l'égayer un peu lorsqu'il semblait moins affaibli par le mal. Lorsque c'était son tour de veiller, elle passait de longues heures en prières. Elle demandait à Dieu la guérison de son père, le courage et la force pour elle, le bonheur d'Eugène, la résignation pour Berthe. C'était un des chagrins de la famille que cet air triste et humilié de Berthe. Elle ne travaillait qu'à la condition expresse que Louise irait chercher et rapporter son ouvrage. Les jours de fête, Eugène voulait mener ses sœurs se promener, afin qu'elles respirassent un air plus pur que celui de la chambre d'un malade. Ce n'était que l'une après l'autre qu'elles quittaient leur père. Mais rarement Berthe consentait à sortir ; honteuse de sa nouvelle position, elle restait enfermée chez elle plutôt que de se montrer en robe d'indienne et en petit bonnet.

Eugène devenait un grand et beau jeune homme, dont la conduite était parfaite, et à qui le malheur avait donné un aplomb rare à son âge. Il était assidu à son travail, et il employait ses heures de loisir à continuer seul les études commencées avec son père.

Il voulait avoir à son tour sa nuit de garde près du malade, et il adoucissait par sa tendresse et ses doux soins le sort de sa sœur Louise. Quant à Berthe, sa vanité blessée la rendait insensible à tout, et elle ne sentait rien comme Eugène et Louise ; elle n'avait pas le cœur haut placé comme eux ; elle n'avait pas non plus ces moments de gaieté d'enfant, qui leur revenait parfois, lorsque M. Ithier leur semblait mieux et qu'il leur souriait.

Trois années se passèrent ainsi ; les plus cruelles épreuves attendaient cette famille déjà si à plaindre. M. Ithier eut une nouvelle attaque, qui cette fois le laissa sourd, presque muet, et avec des regards sans intelligence. Le désespoir de son fils et de ses filles ne peut s'exprimer. C'était affreux de voir ce père adoré sans mouvement et sans connaissance, n'ayant plus ni larmes ni sourire pour ses enfants ; ne jouissant plus de leur tendresse, existant sans le sentir ! C'était alors que Louise se jetait à genoux et pleurait devant Dieu avec une foi vive. Berthe lui disait :— N'es-tu pas lasse de tant prier ? Que t'en revient-il ? dis-moi.—Oh ! ma sœur, je me relève toujours non consolée, mais fortifiée pour souffrir encore, si Dieu le veut. Crois-moi, Berthe, Dieu répond au cœur qui l'appelle ; il lui promet de tarir ses pleurs un jour, en cette vie, ou dans l'autre enfin. Quoique le médecin n'eut aucun espoir de voir s'améliorer l'état de M. Ithier, on l'avait prié de ne pas discontinuer ses fréquentes visites, et il essayait de tous les traitements connus, moins dans l'espoir du succès que pour la consolation des enfants.—Les nouveaux remèdes, les garde-malades devenues nécessaires, des consultations faites aux plus célèbres médecins de l'endroit, exigeaient des sommes d'argent que les pauvres enfants ne pouvaient plus fournir.—Il ne faut reculer devant aucun sacrifice, dit un jour Eugène : qu'avez-vous à vendre ?—Il y a là-haut, dans un placard de la musique et deux guitares, oubliées là depuis trois ans, dit Louise ; mais cela vaut peu de chose.—Mon père m'avait donné une centaine de volumes, ajouta Eugène, j'en ferai quelque argent.—Comment, dit Berthe, tu te déteras de tes livres, toi qui ne trouves de bonheur qu'à t'instruire ?—Ma sœur, dit Eugène, j'aime les livres sans doute, mais la science ne va pas au cœur comme la santé d'un père !—Il y a encore, continua Louise, quelques bagues et quelques bijoux que notre mère avait laissés pour ma sœur et pour moi ; il est douloureux de s'en défaire : il le faut pourtant, c'est la seule chose qui ait quelque valeur. Berthe s'écria :—Je n'aurais pas cru que Louise, qui met du sentiment à tout, vendit ces souvenirs de sa mère ! Les yeux de Louise se remplirent de larmes, elle répondit en regardant le ciel :—*Le souvenir de ma mère est dans mon cœur, j'espère qu'elle le sait, qu'elle le voit !*... Quant à ces bijoux, Berthe, tu peux en garder ta part ; moi, je vendrai la mienne pour tenter la guérison de mon père. *Dieu et ma mère, je le sens, me diraient d'agir ainsi.*—Bien, chère Louise, dit Eugène, en prenant la main de sa sœur avec tendresse ; avec cela, et en redoublant de travail, nous pourrons tout essayer pour notre père ; et si Dieu ne veut pas nous le rendre, nous aurons du moins la consolation d'avoir fait tout ce qui était possible pour le conserver.

Eugène et Louise redoublèrent en effet de travail, car lorsque c'était le tour de la jeune fille de veiller, elle employait la nuit à coudre ou à faire de la tapisserie ; et les dames à qui elle allait rapporter son ouvrage, ne pouvaient comprendre comment cette jeune fille pouvait suffire à tant de travail, aux

soins de sa maison, et à la fatigue qu'il fallait prendre près du malade. Aussi la pauvre enfant avait grandi comme ces plantes privées d'air et de soleil, qui sont frêles et pâles ; Louise n'avait plus de fraîcheur, sa figure douce et fatiguée inspirait un tendre intérêt à tous ceux qui connaissaient son dévouement pour son père.

Berthe aussi se consumait dans les larmes ; mais toutes ces larmes n'étaient pas pour son père : elle pleurait souvent sur elle-même ; elle regrettait ardemment son bonheur d'autrefois, ses plaisirs de jeune fille, ses parures, ses liaisons avec des familles riches, que le malheur avait rompues.

Eugène employait ses veilles utilement comme Louise. Des hommes de cabinet lui avaient donné des mémoires à copier, et lui payaient ce fastidieux travail. Ces courageux enfants vivaient avec la plus sévère économie ; mais dès qu'il s'agissait de soins à rendre à leur père, de docteurs à consulter, ils n'épargnaient rien, et alors on les eût crus riches.

Un homme bien né, ami d'Eugène, fut si touché du beau caractère de Louise, et de sa candeur angélique, qu'il la demanda en mariage à son frère. Eugène, pénétré de reconnaissance, lui répondit :—Monsieur, vous ignorez à quel point nous sommes pauvres, mes sœurs et moi ; nous ne vivons que de notre travail ; ce mariage n'est pas possible.—C'est parce que je sais tout, mon ami, dit M. R... que je veux Louise ; c'est pour mon bonheur à moi que je la demande ; parlez-lui, Eugène, et si elle n'est pas effrayée de mes quarante ans, que cet ange vienne dans ma maison !... Celle qui fut une aussi bonne fille, sera la meilleure des femmes. Eugène alors se décida à parler de ce mariage à Louise.—Moi, quitter mon père ! s'écria-t-elle presque indignée : Eugène, as-tu pu le penser ?—Chère sœur, il ne faut pas repousser une position honorable, presque brillante ; tu peux te fier à moi sur les soins qu'exige l'état de notre père ; au reste, Louise, ce pauvre père ne te connaît plus, et tu ne lui manqueras pas !...—Mais *il me manquait à moi*, dit Louise, en arrosant de ses larmes la main de son père qu'elle avait prise dans les siennes ; non, je ne veux vivre qu'auprès de ce lit de douces larmes ; c'est là ma place ; pour rien au monde, je ne la quitterai, Eugène ! Louise persista dans son refus, mais elle dit à son frère que peut-être Berthe accepterait. Eugène secoua la tête, et ne parla pas à Berthe de ce mariage, car il savait bien que celui qui avait apprécié *l'âme de Louise*, ne voudrait pas du *cœur égoïste* de Berthe.

Quelques semaines se passèrent encore, et une troisième attaque de paralysie enleva tout à fait M. Ithier à ses enfants ; leur dévouement, leurs prières, ne purent le sauver ; mais sans doute il alla dans un monde meilleur prier à son tour pour ses enfants bien-aimés. Depuis longtemps ils étaient comme orphelins ; et pourtant ce fut un jour affreux que celui de cette éternelle séparation !

Le premiers temps du deuil passés, M. R... pria Eugène de parler encore pour lui à Louise. Elle ne voulait pas se séparer de son frère ; mais Eugène lui dit que lorsqu'il la saurait heureuse, son intention était de prendre du service dans l'armée, parce que cette vie aventureuse des militaires le distrairait un peu des souvenirs si douloureux de sa jeunesse. Louise sentit son cœur se briser à la pensée du départ prochain de son frère, les dangers auxquels il serait peut-être exposé. Pourtant elle n'essaya pas de le retenir : avant tout, la *bonne jeune fille voulait le bonheur des autres*. Elle comprit que la vie d'Eugène

s'était passée jusque-là entre l'aride travail d'un bureau, et le spectacle déchirant d'un père qui se mourait; qu'une existence plus animée était nécessaire à son esprit, ainsi qu'à sa santé.— Louise épousa M. R... à la condition que sa sœur vivrait auprès d'elle. Peu de jours après son mariage, Eugène s'engagea comme volontaire dans un régiment qui partait pour Alger, et il ne tarda pas à s'y distinguer.

Berthe suivit forcément Louise; mais elle était jalouse du mariage de sa sœur cadette, jalouse de l'intérêt que chacun témoignait à cette douce et charmante jeune femme. Son orgueil blessé, sa jalousie, son chagrin, aigriront de plus en plus son caractère, allumèrent son sang, et lui causèrent bientôt une véritable maladie; et comme Berthe n'écoutait ni les sages et douces paroles de sa sœur, ni les conseils du médecin, elle mourut à la fleur de son âge; nul ne la pleura que la bonne Louise, et son frère à qui elle écrivit ce nouveau malheur.

“ Les égoïstes, ceux qui se sont aimés eux-mêmes par-dessus tout, n'ont pas d'amis et ne laissent aucun vide après eux.”

Louise n'avait porté en dot à M. R... que ses dix-sept ans et ses vertus; mais c'était un “ riche trésor que celui des vertus que renfermait le cœur de Louise; elles font le bonheur de son mari et de ses enfants.” Des lettres d'Eugène viennent souvent la consoler de son absence. Ce frère si bon et si aimé, cette tendre sœur, espèrent se réunir un jour, et achever leur vie l'un près de l'autre, en parlant encore de leur père adoré.

COMMENT SE PERPETUENT LES BIENFAITS.

Les événements de 1848 avaient porté un coup funeste à la prospérité du sieur X..., négociant à Paris. Pendant deux années encore, il luttait contre la mauvaise fortune; mais ses ressources finirent par s'épuiser, et il se vit à la veille d'être obligé de suspendre ses paiements.

De père en fils la maison de commerce dirigée par le sieur X... avait gardé intacte cette probité, cette rigoureuse exactitude dans les affaires, qui sont pour le marchand comme un titre de noblesse. L'idée d'une faillite inévitable, imminente, se présenta à l'esprit du négociant comme une honte à laquelle il résolut de se soustraire par le suicide. Ne voulant pas laisser dans le monde, sans appui et avec une tache au front, son fils âgé de cinq ans, il eut la pensée de le faire mourir avec lui et de donner à cette double mort l'apparence d'un accident. Pour exécuter ce projet, il jugea qu'il devait s'éloigner de la capitale.

Le sieur X... avait aussi un correspondant qui lui devait une somme assez importante; mais il avait de fortes raisons pour ne pas croire à la solvabilité de cet individu. Il se détermina néanmoins à aller le trouver, décidé, si cette démarche ne réussissait pas, à se précipiter avec son enfant dans le fleuve voisin de sa demeure. Les choses ainsi arrêtées, il eut un entretien avec sa femme, affecta des espérances qu'il n'avait plus, et parla de la nécessité d'un voyage dans le Midi, manifestant le désir d'emmener avec lui le petit garçon, dont la santé chancelante devait se raffermir sous un climat plus doux. Trompée par son langage, sa femme consentit à son tour et pressa son départ.

Ainsi qu'il l'avait craint, le sieur X... ne rencontra

qu'une déception. En sortant de chez son correspondant, il fit ses préparatifs. Le soir, à une heure avancée, il était au bord du fleuve, dans un endroit désert hors de la ville. Il monta sur un bateau amarré au rivage. Certain de ne pas être dérangé dans ce suprême sacrifice, il fit une fervente prière, et, tenant dans ses bras son enfant, il prit son élan pour se précipiter.

En ce moment tomba sur son épaule une main vigoureuse qui le retint immobile. Effrayé, il se retourne, et, à la clarté de la lune sortant d'un nuage, il voit devant lui un homme revêtu du costume ecclésiastique.

Cet homme était le père A., supérieur des missionnaires de la ville où ce douloureux drame allait s'accomplir, jouissant dans la contrée d'une grande réputation de sainteté, et dont les actes de dévouement, de charité, de courage héroïque, sont gravés dans tous les cœurs. Alors que le choléra traînait sur la cité son lincoln empoisonné, les victimes tombaient en si grand nombre qu'une partie de la population fuyait épouvantée ce séjour de mort. Le père A... se multipliait, soignait les malades, fortifiait les courages, montrait aux âmes la route du ciel, ensevelissait les corps corrompus, et remplissait la ville de sa dévorante activité. Rencontrant un des principaux fonctionnaires qui, lui aussi, fuyait le fléau, il court à la voiture et arrête les chevaux: “ Monsieur, dit-il au magistrat, si vous nous abandonnez, je sais rester seul pour secourir tant de malheureux; mais Dieu, je l'espère, me donnera la force de remplir ma tâche et la vôtre.” Ces paroles firent monter la rougeur au front du personnage. Il tendit la main au père A... “ Merci! lui dit-il, vous me rappelez mon devoir que j'oubliais; je vais pour l'accomplir. Voici d'abord l'argent que j'emportais pour séjourner ailleurs; prenez-le donc pour les malades et pour les orphelins.” La voiture reprit le chemin de la ville, et le fonctionnaire tint si bien sa promesse que sa belle conduite lui valut une récompense du gouvernement.

Quelque temps après, un étranger qui avait pris un logement dans les environs, où il comptait rester plusieurs mois, tomba gravement malade. Malgré les secours de la science, son état empira bientôt de telle façon qu'il sentit que sa fin était proche. Alors il fit réclamer l'assistance du père A., dont il avait entendu raconter les vertus. Le religieux se rendit à cet appel et fut assidu près du malade. Au moment de mourir, ce dernier, se soulevant avec effort, prit sous son chevet un portefeuille et le lui remit en disant: “ Il y a là dedans 10,000 fr. Prenez-les. Cette somme ne fait aucun tort à mes héritiers, car je devais la dépenser dans mon voyage, et, avant de partir, j'ai disposé par testament de ma fortune. Je désire que ces 10,000 fr. ne soient pas employés par vous en aumônes partielles, mais que vous les consacriez en totalité au soulagement d'une infortune imméritée.”

Epuisé par l'effort qu'il avait fait pour parler, le malade ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Le père A... avait voulu rester pour lui fermer les yeux, et, quand il quitta cette maison, il était fort tard. Par un enchaînement de circonstances qui paraîtraient romanesque, si des documents certains n'en établissaient l'authenticité, c'était ce même soir que le sieur X... avait choisi pour exécuter son dessein. Le père A..., qui revenait en suivant les bords du fleuve, l'aperçut, et, se doutant de son projet, en empêcha l'accomplissement, ainsi que nous l'avons raconté.

Le religieux s'empara d'abord de l'enfant et fit comprendre au négociant l'énormité du crime qu'il

allait commettre. Celui-ci fondit en larmes et raconta ce qui l'avait amené à cette funeste détermination. Touché de ce récit, le père A. prit un ton moins sévère et conduisit le sieur X. chez lui après lui avoir rendu l'espérance. Dès le lendemain, il écrivit à Paris et fit prendre des informations. D'après la réponse qu'il reçut, il crut devoir remettre les 10,000 fr. au négociant malheureux. Revenu à Paris, le sieur X. donna un à-compte à ses créanciers, obtint du temps pour s'acquitter de ce qu'il restait à devoir, et se remit courageusement à la tête de sa maison qui reprit une prospérité nouvelle.

Ces jours derniers, dans un dîner donné à ses principaux créanciers devenus ses amis, le sieur X. leur racontait ce qui précède, en ajoutant qu'il venait d'envoyer au père A. les 10,000 fr. augmentés d'une somme égale. Il avait exprimé l'intention que ce don fût employé à retirer du malheur un honnête homme, à qui on imposerait l'obligation d'honneur de restituer, dès qu'il le pourrait, la somme, que l'on conserverait alors, dans les mêmes conditions, à une autre infortune. C'est ainsi que se perpétuent les bienfaits.

ROBERT BRUCE.

Wallace avait péri ; le joug de l'étranger
Pesait plus lourdement sur l'Ecosse asservie ;
Et l'odieux vainqueur, au déclin de sa vie,

Ne se lassait point d'égorger.

Chassé de retraite en retraite,

Bruce le roi proscrit, Bruce l'aventureux,
Résistait presque seul, et, longtemps malheureux,
Retrouvait plus d'audace après chaque défaite.

Pourtant, dans l'île de Ràchruin,

Où l'avait exilé la fortune ennemie,
On le vit un moment pencher un front chagrin
Devant le messager venu de Kildrummic.

La missive disait : " Robert, aucun effort
" N'a pu contre Edouard protéger ta bannière.

" Tu n'as plus de châteaux ; ta femme est prisonnière ;

" Ton jeune frère est mis à mort."

C'était trop de malheurs ; et, malgré son courage,
Ce guerrier, ce héros digne des plus grands rois,

Bruce, pour la première fois,

Sentit sa main trembler, et pâlir son visage.

Demeuré seul sur le grabat

D'une pauvre chaumière, abri de sa détresse :

"—Faut-il lutter encore, et toujours et sans cesse,
S'écria-t-il, ou bien renoncer au combat ?

Trafres à leur pays, les Ecossais eux-mêmes
Se tournent contre moi, caressent l'oppresseur.

Fils de Macduff, c'est en vain que ta sœur
A couronné mon front tout chargé d'anathèmes !

Dieu m'instruit par tant de revers.

De mes derniers soldats que la tête s'incline
Devant l'heureux Anglais ! Moi, dans la Palestine,
J'irai chercher la gloire... Oui, la gloire ou des fers.

C'en est fait !"—L'œil humide encore,

Et songeant aux adieux, aux regrets du départ,
Le désolé monarque attacha son regard

Au mur où pendait sa claymore.

Là, tout près de l'épée, au bord d'un long réseau

Où se jouait un rayon de lumière,

Travaillait en silence une habile ouvrière,

Qui tisse sans navette et file sans fuseau.

J'ai nommé l'araignée. Au coin d'une solive
Voisine de la toile et propre à la fixer,
La fileuse d'un bond cherchait à s'élançer,
Et retombait à chaque tentative.

L'insecte industrieux intéressa Robert ;
Et comptant les échecs, y voyant un présage,

Le prince crut lire une page
De ce livre secret aux prophètes ouvert.

N'en riez point ! L'âme blessée
Était en ce temps-là ce qu'elle est de nos jours :
Curieuse, crédule, et demandant toujours
A voir dans l'avenir une route tracée.

Du lit où Robert est couché

Le voilà donc épiant l'araignée :

L'Ecosse sera libre et sa cause gagnée,
Si le tissu là haut est enfin attaché.

Des inutiles bonds Bruce a vu le sixième ;
Six fois battu le prince en est au même point.

La fileuse recule ; elle aussi ne veut point,
Lasse de tant d'essais, en tenter un septième.

Robert, c'est la fuite, l'exil !

Mais non, regarde : l'ouvrière

Revient plus intrépide ; elle sent, toute fière,
Que l'honneur d'un royaume est au bout de son fil.

Un dernier saut ! un seul ! Allons ! rien d'impossible
A la persévérance, aux élans obstinés.

Battez, tambours ! cornemuses, sonnez !

L'araignée est au but, et Bruce est invincible !

De la chaumière il a franchi le seuil :

En avant, Ecossais ! aux rives de la Clyde !

Une barque ! une barque !—Et, sous son pas rapide,
Le sol de la patrie a tressailli d'orgueil.

La croix d'Ecosse se relève :

Ce n'est plus l'opprimé, c'est le triomphateur !

Il attaque, il renverse ; et son règne s'achève

Sur un trône libérateur.

A vous, jeunes gens de notre âge ;

Fils d'un siècle amolli, flottant, doutant de soi ;

A vous qu'un rien rebute, afflige, décourage ;

La leçon de l'insecte et l'exemple du roi.

H. VIOLEAU.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagande des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en-dehors du Canada \$2, 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boîte 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUYVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.